

LA NOUVELLE

RELEVÉ

ROBERT CHARBONNEAU — Culture canadienne
française 97

JEAN C. DE MENASCE — Deus caritas est ... 102

LOUIS GARDET — Humanisme musulman et
humanisme chrétien 111

H. A. REINHOLD — Le pasteur Niemoller et
les deux Allemagnes 144

ROBERT CHARBONNEAU — Aspects du roman
(III) 165

CHRONIQUES

LES LIVRES: Robert Charbonneau: *Histoire de la littérature canadienne française* par Berthelot Brunet — Berthelot Brunet: *Mieux que rien* — *Réformateurs et sermonnaires* — *Un nouveau genre canadien.*

Juin, vol. V, no 2

35 cents

MONTREAL

1946

LA NOUVELLE RELÈVE

Directeurs : Robert Charbonneau et Claude Hurtubise

Le numéro : 35 cents.

L'abonnement à 10 numéros : Canada, \$3.00;
étrangers, \$3.25.

Payable par mandat ou chèque au pair à Montréal,
négociable sans frais.

60 ouest, rue Saint-Jacques, Montréal. HArbour 2924.

Imprimé par Thérien Frères Limitée, Montréal

*Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère
des Postes, Ottawa.*

Vient de paraître :

*Le plus grand succès de librairie
en France*

250,000 exemplaires vendus
en deux ans

PREMIER DE CORDÉE

roman par

R. FRISON-ROCHE

1 vol. 380 pages : \$1.50

LA NOUVELLE RELÈVE

Juin 1946

Vol. V, Numéro 2

CULTURE CANADIENNE FRANÇAISE

En 1763, dit l'édition scolaire de l'Histoire du Canada, la France céda le Canada à l'Angleterre pour toujours. Ces mots ont fait rêver bien des générations de petits Canadiens. Après un héroïque effort de plus de deux siècles, la France fut forcée de se retirer des « arpents de neige ».

Mais si la France renonçait au Canada pour toujours comme le dit naïvement la petite histoire, les 60,000 Canadiens, eux, ne renonçaient pas à la France. Ces 60,000 sont devenus près de 4,000,000. Ils sont restés Français, par l'esprit, par la culture, par la volonté d'être eux-mêmes, mais Français du Canada.

Depuis 1763, le Canada, pays d'Amérique, pays bilingue, pays d'allégeance britannique n'est plus lié à la politique, à l'économie, ni à l'évolution morale et philosophique de son ancienne mère-patrie. Si les sources culturelles sont les mêmes jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la filiation ne s'étend plus au delà que sous forme d'emprunts. Ainsi au XIX^e siècle, voyons-nous quelques-uns de nos écrivains imiter Hugo ou Lamar-

tine. Ils ne sont pas eux-mêmes. Ils se cherchent du côté de la France, et ne se trouvent pas. Ils ne sont plus Français et refusent de l'admettre. A la fin du XIX^e et au début du XX^e des Canadiens songent à retourner en France. Ils vont étudier, se perfectionner, retrouver la source. Elle est tarie pour eux parce qu'ils ne se rendent pas compte qu'ils sont différents. Parfois admirablement doués, ils se découragent à vouloir imiter et ne donnent aucune œuvre d'envergure. Ni Français, ni Canadiens, ils végètent entre les deux nationalités, entre les deux mentalités. On le leur fait bien sentir des deux côtés.

Alors qu'il existe des littératures suisse, belge, suédoise, norvégienne, etc., jusqu'à 1920, il n'existe pas à proprement parler de littérature canadienne. *L'Ordre*, fondé par Olivar Asselin, puis *La Relève*, en 1934, vont grouper des écrivains, les encourager, les pousser à créer une œuvre véritablement canadienne. Pour cela, il faut cesser de penser en provinciaux. Le groupe de *La Relève* s'efforce de se libérer patiemment. Il lui faudra dix ans pour réussir. Mais il sortira de cet effort une littérature humaine. Si nous insistons sur ces deux mouvements, c'est qu'ils constituent des centres de discussion, de travail d'entraide et qu'ils demeurent. A côté de ces mouvements, de ces écoles si l'on y tient, d'autres groupes se forment. L'émulation agit; la pensée rayonne. Vers 1940, les lettres bourdonnent d'une activité fébrile. Plusieurs écrivains, et des meilleurs ont cependant travaillé seuls. Ils n'en

ont que plus de mérite, tels sont les écrivains de la génération de Ringuet et de Desrosiers. Ces deux derniers ont été édités à Paris avant la guerre.

En 1940, commencent à apparaître les premières maisons d'édition canadiennes. Dès la première année, les manuscrits affluent. Ces manuscrits sont l'œuvre de jeunes qui n'ont pas été à l'étranger. Ils se sont trouvés eux-mêmes. Leur technique est le fruit de longues méditations sur les œuvres de leurs devanciers français, russes, américains. Le même phénomène s'est produit chez les Canadiens anglais où il a fallu attendre des écrivains libérés de l'influence uniquement anglaise pour avoir des œuvres qui se tiennent et méritent une place dans la littérature universelle.

Ainsi se prépare entre la France et le Canada, entre l'Angleterre et les Canadiens anglais une collaboration féconde, sur un pied d'égalité, une entente culturelle à base d'échange et d'émulation, une littérature dépassant les territoires politiques et se rejoignant sur les sommets humains, universels.

Cette collaboration, des écrivains français commencent à en parler : M. Etienne Gilson, M. Georges Duhamel, d'autres aussi. « Le monde canadien, écrivait M. Duhamel au retour de son voyage au Canada, est une branche de l'arbre français, une branche robuste et qui semble maintenant séparée du tronc original par une épaisse muraille : une branche quand même et

qui fait honneur à l'arbre, à la vitalité de l'arbre. »

M. Gilson qui cite cette phrase, veut aller plus loin. C'est qu'il nous connaît mieux. M. Duhamel n'a eu avec nous qu'un contact superficiel: il a lu *Au pied de la pente douce* et il en a fait un bel éloge; entre deux rendez-vous, il a causé avec quelques jeunes écrivains, il a assisté à un déjeuner de l'Académie canadienne française...

M. Gilson, lui, a vécu au Canada, il a une autre conception de la vie canadienne. « Le Canada, écrit-il, (dans *Le Monde*, 6 janvier 1946) se souvient de bien des choses, car non seulement il a une mémoire, il en est une. Il se souvient d'abord d'avoir été une branche de l'arbre français, mais aussi d'en avoir été coupé, puis, laissé sur le sol, d'y avoir tout seul pris racine, d'avoir vécu sans nous, grandi sans nous, conquis par son seul courage, par sa seule perspicacité et par une continuité de vues qui ne nous doit rien le droit à sa propre langue, à ses propres méthodes d'éducation et à sa propre culture. Si nous sommes l'arbre, jamais arbre ne s'est moins soucié de sa branche. Qu'il s'en soucie aujourd'hui, rien de mieux, mais ce qu'il retrouve, après l'avoir si longtemps négligé, ce n'est plus une branche, c'est un arbre: un arbre de même espèce que lui, mais un autre arbre qui est un arbre comme lui ».

... « La culture canadienne française ne doit qu'aux Canadiens de survivre et de fructifier. Ni empruntée, ni parasite, et autrement que la

nôtre mais exactement au même titre que la nôtre, elle est française de plein droit ».

Ces paroles de M. Gilson sont de celles qui nous font espérer qu'une collaboration est possible avec la France et s'il ne dépend que de nous, on peut dire qu'elle existe déjà.

Robert CHARBONNEAU

DEUS CARITAS EST

« Deus Caritas est » : toutes ses volontés sont amour. « Tout est à l'amour, en l'amour, pour l'amour et d'amour en la Sainte Eglise », écrit saint François de Sales. L'enfer même n'est pas étranger à cette unique et fondamentale volonté d'amour.

Sainte Catherine de Gênes au cours d'une de ses visions se fâche avec Dieu au sujet de l'enfer ; elle est tout à fait sûre que le pécheur sera plus heureux s'il est confié à *son* amour. Dieu lui donne carte blanche et Catherine aussitôt de se saisir d'un pécheur bien endurci ; elle le pousse et le force et le fourre bon gré mal gré en plein paradis, au cœur même de Dieu, dans la splendeur de clarté. L'âme ainsi placée de force au paradis se fâche, disons tout rouge, et proteste : « Pourquoi m'as-Tu livré à cette sottise sentimentale ; quel crime ai-je donc commis pour un tel châtement épargné même au diable ; aucune peine infernale n'égalerait la torture d'être noyé dans l'amour quand tout en moi est haine, dans la pureté quand tout en moi est corrompu ». Catherine ne fut pas découragée pour si peu. Pensant sans doute qu'avec un peu de pratique elle saura disposer des âmes, elle prend notre pécheur et le place hors du paradis et hors de l'enfer. Et un appel déchirant monte vers Dieu : Je ne suis nulle part, je suis vraiment *perdu*. De grâce

laisse-moi aller en enfer où grâce à la justice divine je fais encore partie d'un ordre. Ta justice, ô Dieu ! qui est une présence, allège un peu la terrible peine du dam, ton absence, tes punitions sont un peu d'ordre dans le chaos et l'absurdité négative et éternelle. Décidément même l'amour d'une femme est moins tendre que le terrible feu de la charité divine. Beaucoup de Catherines ont encore à l'apprendre.



L'amour de Dieu n'est pas un amour chagrin qui devient aigre et piqué quand il est méprisé. Je crois que saint Thomas se demande dans un de ses articles comment il se fait que tant de pécheurs vivent en cette vie entourés de bonheur. Dieu dans son amour voudrait donner à ces âmes l'amour incréé, il voudrait leur donner la source de tout don et Lui-même qui surpasse tout don. Mais quand les âmes ridicules refusent ce don, Dieu les comble de petits dons incongrus. Il essaye de dédommager sa soif d'amour coûte que coûte; il ne s'abaisse pas aux petites coups d'épingles et aux représailles. Son amour qui se fond en pitié le fait combler le pécheur de ces *riens* qu'on lui préfère. Tu ne veux devenir Dieu en Dieu et pour Dieu, tu préfères la confiture, en voilà. Son amour presque maternel le fait agir comme une mère agirait avec un enfant incurable; il a si peu de temps à vivre pourquoi gâter ses quelques instants avec des gronderies et des disciplines d'écoles. Certes on peut parler de l'humilité de Dieu.

Dieu aime la créature d'un amour plein de respect; il va même jusqu'à l'admiration et un certain émerveillement. Dans la Genèse Dieu trouve la création bonne; dans l'Évangile nous voyons le Christ manifester son admiration. Amour d'ami, amour je dirai d'enfant, non pas amour de maître d'école, amour respectueux qui l'empêche de traiter les hommes avec la violence hardie et dominatrice d'un Michel-Ange taillant dans le marbre; amour émerveillé qui ne prononce jamais un « A quoi bon ? »

C'est cette perfection d'amour qui permet le péché; « Je vous ai donné votre être et ce don est sans reprise ». Les dons de Dieu sont sans repentance, même quand il « se repent d'avoir créé les hommes ». Notre rébellion ne le trouble pas plus que l'aboiement d'un chien ne trouble la lune. Non, son impassibilité n'est pas dans la ligne de l'indifférence, même si on voulait en faire une *sublime* indifférence. Et pour nous le prouver, l'Impassibilité est devenue passible et l'Éternel a pris une chair, il a laissé la méchanceté humaine le troubler et l'attrister et notre liberté humaine a pu suivre toute sa carrière, la crucifixion incluse. On n'aime pas vraiment ses jouets; certes Dieu a aussi créé des jouets, « ludet in orbem terrarum », mais l'homme n'est pas un jouet: « Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimé ».



Certains croient imiter Dieu en se revêtant d'indifférence. D'aucuns dans leur vanité inhu-

maine se glorifient d'être endurcis à l'égard des hommes comme des choses. Parce que rien ne les trouble ni ne les émeut ils croient avoir atteint la sainteté et la divinisation. Ils ont perdu leur humanité sans atteindre pour cela à la divinisation. Etre dur ne me rend pas bon et être stupide ne me fait pas saint.

Certes dans l'immuable il n'y a pas de souffrance et d'émotion, mais il n'y a pas de souffrance et d'émotion dans la pierre, la fleur ou le corps évanoui. Moins un corps a de peine, plus il a perdu sa sensibilité et pire il est. Qu'un homme sans émotion ne croie pas avoir atteint l'immortalité. La sensibilité torturée d'un homme dans la douleur est plus proche de l'impassibilité divine que la rose stupide qui garde le même visage sur une tombe ou un corsage de femme. Nous ne revêtons pas Dieu parce que nous nous sommes dépouillés de notre humanité. Je sais que le calme de Dieu n'est pas du tout comme le calme des montagnes ou des lacs ou le calme du ciel; le calme de Dieu *ressemble* au crucifié.



Dieu ne collabore pas au mal, il hait l'iniquité; il fait pourtant tomber sa pluie et briller son soleil sur les bons et les méchants. Toute l'énergie vitale, toute la puissance intellectuelle qui sert au pécheur pour accomplir son péché lui sont données par Dieu et ne sont pas retirées tout à coup au moment du crime le laissant pantelant, anéanti. Cette libéralité de Dieu ne pourrait-elle servir d'exemple à l'Etat chrétien. D'au-

cuns ne voient pas d'autre possibilité pour la tolérance pratique qu'un certain scepticisme intellectuel et une indifférence apathique morale. S'il en était ainsi mieux vaudrait mille fois l'intolérance.

Mais la cité chrétienne ne pourrait-elle pas sans collaborer au mal, sans faire des courbettes au libéralisme et à l'indifférentisme assurer aux mauvais tous les biens naturels qui sont impliqués dans le don d'existence.

Cette attitude, disons tolérante, ne serait pas la conséquence d'un mépris de la vérité, d'une indifférence, d'un doute, d'une fausse idée libérale que l'erreur a les mêmes droits que la vérité; elle ne serait pas non plus une simple habileté pratique; elle proviendrait d'une prise de conscience plus claire que l'ordre naturel tout en étant vitalement lié à l'ordre surnaturel en est distinct et que nous devons autant que faire se peut imiter la libéralité de Dieu.

A plusieurs reprises des tendances hérétiques ont voulu lier le sort et la validité de l'autorité ou du droit de propriété à l'état de grâce des chefs ou des propriétaires. La position de l'Eglise a toujours été des plus fermes sur ces questions. Cette prise de position ne pourrait-elle servir de précédent et d'exemple; la liberté de conscience, la liberté d'expression, le droit à la vie, les droits dans la communauté civique ne sont-ils pas aussi importants à la vie humaine que la carapace protectrice de la propriété privée.



Une doctrine plus grande que nous satisfait seule notre amour. Sans doute un hérétique est-il niché à l'intérieur d'un chacun : « *ma* vérité à *ma* mesure ». Nous voudrions nous défaire des vérités qui ne nous servent pas, qui nous déplaisent. Mais celui qui aime la vérité non seulement pour lui-même mais pour ses frères est heureux de posséder une vérité qui sans sa surabondante grandeur et catholicité offre des éléments de vie à des êtres et des familles d'êtres de tempérament fort différents du sien. Il est bon d'aimer la vérité, très bon de l'aimer pour les autres autant que pour soi; excellent de l'aimer pour elle-même, surtout quand cette vérité a un sourire et un cœur. Seule une religion dogmatique et catholique satisfait notre soif d'amour.

La dialectique de l'amour nous entraîne à connaître et posséder l'autre en *tant qu'autre*, dans ce qu'il est en lui-même et non seulement en ce qu'il est pour moi, dans ce qui en lui ne sera peut-être jamais à moi. Quand l'utilitariste prétend qu'un dogme qui n'a pas de conséquences pratiques est lettre morte l'amoureux hausse ses épaules. La connaissance inutile de l'autre est aussi nécessaire que la connaissance utile; qui aime veut connaître quelque chose de la vie trinitaire et ne limite pas son savoir à la connaissance très utile de l'enfer. L'amour a des exigences encore plus objectives que l'intelligence. Je ne veux ni *mon* idée sur Dieu ni *ton* idée, ni *notre* idée de Dieu. Je veux Sa connaissance de lui-

même. Je veux faire mienne sa connaissance même. La Révélation, cette confiance divine est un acte d'amour et mon adhésion de foi qui me fait pénétrer Dieu par Dieu est déjà un acte d'amour qui soulève l'intelligence.

L'amour comme l'avare ne se satisfait que dans la possession superflue. Certes dans l'obscurité de la foi je ne puis jouir de Tout Dieu, mais mon amour est déjà satisfait de le posséder tout entier. Dans le dogme obscur mon amour se réjouit au delà de ce que je vois et goûte. Dans l'Eglise mon âme, comme un avare, jouit de ce dont je ne puis même disposer, de cet au-delà que je ne puis ni capter ni contrôler. L'âme amoureuse et jalouse veut posséder plus qu'elle ne peut étreindre, ce qu'elle ne pourra jamais mesurer ou sonder car l'amour désire pénétrer cela même, ce plus que les voiles lui dérobent.



L'Eglise n'est pas seulement une fondation du Christ elle est le Christ participé et continué : « Réjouissez-vous mes frères, écrit saint Augustin, vous n'êtes pas seulement chrétiens mais le Christ. Lui prie en moi et je prie en lui, il souffre en moi et je souffre en lui. »



Oh ! l'excellente odeur de cuisine qui monte vers moi. J'imagine le gigot que Mildred cuit à point. Les odeurs de cuisine ont envahi la cure; l'odeur de la sauce a pris possession de la cage de l'escalier, celle d'oignon envahit le parloir, et

L'odeur de choux de Bruxelles sans effort s'est installé au second. Autour de la table les Christ participés mangent avec appétit; la conversation à bâtons rompus porte sur la vie du presbytère: il est question d'une gouttière qui fuit, du sacristain qui a bu le vin, d'une jeune WAC qui se présente toutes les quelques semaines avec un différent soldat et signe les questionnaires de mariage, du lumbago à la mère Supérieure: « Father Smith est en retard il devra manger son gigot froid » — « Il a plus l'air d'un quarter back que du Curé d'Ars » — « Comment cela se fait-il qu'il soit en retard, il sera en retard pour la joute de balle au camp » — « Il est allé confesser Herman Green » — « Connais pas » — « Vous connaissez sa mère, vous savez la veuve qui allume toujours dix chandelles à la fois et nous a envoyé pour Noël un dollar et une tarte ». — « Le garçon est encore mal pris ? » — « Pire, c'est un meurtre et il sera électrocuté demain matin » — « Oh ! la la ! il faudra donner à Father Smith à la place du gigot un verre de whiskey » — « Un garçon de l'école ? » — « Il a été renvoyé il y a dix ans pour vol — Oh ! Oh ! »

En sortant de la salle manger, je crie à Mildred que son gigot était encore meilleur que les odeurs avancoureuses.

Dans la cellule, le jeune prêtre un peu pâle et le grand nègre dégingandé ont fini de parler. Le voyou se lève le premier; « Restez assis, mon père, un instant, je voudrais faire quelque chose pour vous, mais je n'ai rien, je suis bon à rien, mais

je sais cirer à merveille les chaussures, même ma mère, qui se moque de tout ce que je fais, le reconnaît; je vous en prie laissez-moi cirer vos chaussures avant de mourir ». Il n'y a pas de cirage mais la salive, les paumes des mains et un vieux mouchoir font merveille. Et le prêtre un peu pâle sort de la cellule de mort avec les godasses aussi luisantes qu'un chapeau haut de forme.

Esprit de Marie Madeleine ! esprit du Christ :
Amor che muove il sole e l'altre stelle.

Jean C. de MÉNASCE

HUMANISME MUSULMAN ET HUMANISME CHRÉTIEN

Conditions d'un dialogue

I

Unité ou diversité ?

Le dialogue sera-t-il possible demain, j'entends ici sur le plan temporel de la culture et de la civilisation, entre les terres d'Islam et notre monde de chrétienté ? Notre propre culture ignore presque tout du vrai passé de l'Islam ; c'est à peine si quelques témoignages des grands siècles musulmans, *Mille et Une Nuits*, entrelacs prestigieux de l'art hispano-mauresque, philosophes hellénistiques à l'orthodoxie discutée, c'est à peine si ces témoignages-là se trouvent effectivement intégrés au fonds commun de toute l'humanité civilisée. Les autres richesses ne sont que du ressort des spécialistes. Et voici que les pays d'Islam de leur côté, dans leur désir actuel de renouveau, ne s'adressent guère, pour les combattre ou les accueillir, qu'aux apports d'un Occident tout déchristianisé.

Un dialogue fécond sera-t-il possible entre Islam et Chrétienté ? Sur le plan temporel où j'entends délibérément me placer, tout dépend, semble-t-il bien, des valeurs humaines mises en jeu. C'est un « humanisme intégral » que se doit

d'épanouir la chrétienté de demain, si elle ne veut pas trahir la tâche de ferment qui lui revient en ce monde. Quelle répondeance, quelles pierres d'attente pourra-t-elle ou non trouver dans les dominantes culturelles des peuples d'Islam ?

Et tout d'abord : existe-t-il un humanisme musulman ? c'est-à-dire une conception et de l'homme et de l'organisation de la cité (et de la famille et de toute vie sociale et politique) inspirée ou reconnue par l'Islam, capable d'orienter les valeurs culturelles vers un harmonieux épanouissement de destinée humaine ?

Il faut reconnaître ceci : cette question de l'humanisme, l'Islam l'ignora dans le passé. Et de nos jours, c'est seulement dans la mesure où agissent sur lui des valeurs venues d'Occident qu'il peut à soi-même se la poser. La question de l'humanisme musulman, comme toute question d'humanisme d'ailleurs, n'existe, sous sa forme explicite, qu'en fonction de notre civilisation occidentale et de sa double origine : gréco-latine, chrétienne.

Cette absence de référence possible au vocabulaire et à la ligne traditionnelle de l'Islam ne peut que compliquer singulièrement les choses. Et l'on voit bien les risques de schématisation et de cadres a priori qui en résultent. Au surplus : devons-nous chercher des valeurs d'humanisme dans les données de base de la religion musulmane, ou dans la diversité culturelle qu'elle put revêtir, selon les peuples, les pays et les temps, d'Iran en Andalus ?

Je dirai seulement : je crois légitime de parler, dans les cadres historiques de l'Islam, d'une culture égyptienne, iranienne, andalouse, etc... de même qu'il est légitime de parler d'un humanisme français, italien, anglais, etc... Mais de même que ces divers humanismes occidentaux ne sauraient se comprendre si n'est d'abord posée et élucidée la question de l'humanisme chrétien (qui les unifie, à l'origine, dans leur diversité) de même serait-il tout à fait illégitime, en dépit de leurs sources culturelles diverses, de parler d'humanisme égyptien, iranien, andalous... si n'est résolue d'abord la question de l'humanisme musulman. Bien plus, la nécessité est plus instante ici que là. Car l'Islam, rappelons-le, n'apporte pas avec lui que des valeurs religieuses au sens où nous entendons habituellement ces mots, mais également des exigences politico-juridiques, le tout donné en un bloc, sans aucune distinction de droit entre spirituel et temporel¹.

Quelle que soit donc la diversité — fort grande — des peuples musulmans, et les problèmes spécifiques posés à leur sujet, cette diversité même ne pourrait être saisie avec fruit si nous ne prenions une claire conscience du commun climat culturel. C'est d'abord sur le plan de l'Islam comme tel que doit être examinée, pour les peuples musulmans, la question de l'humanisme.

¹ Voir *Islam et Chrétienté*, ap. *Nouvelle Revue*, novembre 1944.

II

Une antinomie

Une double ligne de recherche se présente : ou prospecter les œuvres d'art, la littérature, les recherches philosophiques et scientifiques du passé, et dégager, par analyse rétrospective, cette sorte d'humanisme de lettrés que pratiquèrent toujours, plus ou moins, les classes dirigeantes en pays d'Islam ; — ou essayer de voir d'abord quel accueil les notions spécifiquement musulmanes de l'homme, de ses rapports avec Dieu, et de son rôle en ce monde, peuvent réserver à un réel épanouissement humaniste.

C'est à cette seconde perspective que je m'arrêterai aujourd'hui. Elle seule au demeurant permet de saisir selon leur exacte portée les valeurs humanistes de fait assumées au cours des siècles par la culture et la civilisation arabo-musulmanes.

L'Islam est un monothéisme centré sur les idées de transcendance divine, de rétribution future et de vie éternelle. Et cela déjà demande réflexion. Prenons des points de repère.

On peut admettre, bien sûr, l'existence d'un humanisme du « rien que l'homme », d'un « humanisme athée ». Mais loin que la négation de valeurs dépassant l'homme soit, comme certains le veulent dire, la condition expresse de l'humanisme, il y a, en cette négation même, un continuél péril : le respect de chaque personne humaine devient un impératif catégorique qu'une

analyse plus radicale peut toujours remettre en question. Ce ne sont certainement pas les conceptions qui assignent à l'homme une destinée supra temporelle qui se révèlent opposées de soi à l'humanisme; mais bien celles qui tendent à absorber la personne dans le seul individu, pour ne reconnaître ensuite à ce dernier de réalité que sociale ou raciale, ou tribale.

C'est au contraire en son ordination à une destinée supra terrestre qu'une vie humaine puise toute sa grandeur. Ici cependant une antinomie s'esquisse. L'homme de la religion monothéiste ne sera-t-il pas continuellement comme divisé d'avec lui-même, pris entre la grandeur infinie d'un destin où se joue (peut se jouer) réellement une éternité en chaque instant de vie temporelle, — et sa misère de créature écrasée devant la transcendance divine ?

De fait, cette antinomie jalonne, comme deux tentations extrêmes, l'histoire même du christianisme. — Ou s'installer aussi confortablement que possible dans un monde surmonté — de loin — par la Croix, un monde que l'homme est fait pour transformer et dominer, sans guère avoir à se transformer et dominer soi-même sous la motion de la grâce : et voici un certain type d'humanisme encore chrétien de nom, mais prêt à tous les reniements. Ou se refuser à la prise en charge de ce monde condamné, le laisser aller à sa pente de mal et de violence, et se réfugier, par repli d'intériorité pure, dans l'Eglise invisible des justes : anti-humanisme type des débuts

de la Réforme (qui reflua sur bien des aspects de la sensibilité catholique), autre responsable, mais par antithèse cette fois, du naturalisme futur.

Ce n'est là cependant qu'une antinomie apparente, et nous en savons bien la solution. Etre dans le monde sans être du monde, porter témoignage dans le monde de cette valeur éminente qui est celle de tout homme parce que fait à l'image de Dieu, et qui le reste après la chute; — non pour nier cette dernière, non pour se refuser aux renoncements et sacrifices de la voie royale de la Croix, mais pour trouver en ces renoncements et sacrifices librement acceptés, et en l'insertion de la grâce au plus intime de nous-même, de la grâce qui ne s'oppose point à la nature, mais la suppose, la guérit et la surélève, pour trouver donc en cette magnifique économie divine les conditions mêmes de notre plein épanouissement, et de notre vraie grandeur, et de la réelle efficacité de notre engagement parmi les hommes. Porter témoignage que la cité terrestre n'est que fin intermédiaire sans doute, mais a cependant raison de fin, et que toute injustice tolérée en la cité terrestre crie vengeance devant Dieu. Porter témoignage qu'il n'est pas deux droits ou deux morales, l'une de l'homme, l'autre du chrétien, mais que la morale et le droit naturels sont déjà le reflet dans les choses de la Loi éternelle de Dieu.

Si même l'on prend humanisme en son sens strict : affirmation de la valeur éminente de

l'homme et des ressources de la nature humaine, comment ne pas reconnaître qu'une telle affirmation est au cœur du christianisme. Religion de l'Incarnation, de la communion de Dieu et de sa créature raisonnable; qui non seulement, comme toute religion monothéiste assigne à l'homme une fin personnelle qui l'engage pour l'éternité, mais qui par le mystère de l'Incarnation, de la Rédemption et de la grâce, lui donne, et dès cette terre, pour faillible et pécheur qu'il soit, une valeur qui est de l'ordre de l'infini. Tout humanisme chrétien réellement vécu ne peut qu'être « humanisme intégral », car il s'adresse au tout de l'homme².

Le rappel de ce qu'est l'homme chrétien était utile pour nous servir de point de repère. Mais l'évocation même des mystères de foi nous prouve que cette solution appartient au christianisme seul, et que les valeurs d'humanisme ne sauraient avoir égale résonance en Islam. Le seul fait que les dogmes du péché originel, de l'Incarnation et de la Rédemption sont inconnus en Islam suffit à nous faire mesurer combien différemment se présentent, ici et là, les données de base elles-mêmes.

Religion monothéiste, l'Islam lui aussi assigne à tout homme une fin personnelle qui l'engage

² Ceci au sens précis donné par M. Jacques Maritain à l'expression « humanisme intégral ». Cf. l'ouvrage paru sous ce titre, éd. Montaigne (Aubier), Paris 1936, par ex. p. 10. Cet ouvrage a été réédité à Montréal par Les Editions de l'Arbre.

pour l'éternité³ : mais sera-ce en assumant les conditions terrestres de la vie humaine, ou au contraire en les annihilant devant la transcendance d'Allâh ?

La tentation anti-humaniste qui renaît périodiquement en l'histoire du christianisme indique bien qu'une valeur d'éternité engagée en la destinée humaine n'en garantit point, par cela seul, l'épanouissement terrestre. Or, bien plus radicalement que le christianisme, l'Islam est traversé par l'antinomie déjà notée. Bien plus radicalement : les deux tentations extrêmes ne s'attaquent au christianisme que du dehors si l'on peut dire; il ne peut céder à l'une ou à l'autre sans cesser du même coup d'être pleinement lui-même.

Il en va autrement en Islam. Car c'est au cœur de l'Islam orthodoxe (disons, si l'on veut : celui

³ Avec cette différence essentielle : la fin dernière assignée par le christianisme à l'homme, c'est Dieu même. « Nous savons qu'au temps de cette manifestation nous Lui serons semblable, parce que nous Le verrons tel qu'Il est » (I Joa., III, 2). La fin dernière assignée par l'Islam, c'est la jouissance paradisiaque de biens créés. Dieu, selon l'opinion courante, apparaît sans doute aux élus du paradis, et de sorte qu'il soit « vu par les yeux » (ce que n'admettrait pas la théologie chrétienne). Mais cette « suprême récompense » reste de soi intermittente et non transformante. Elle est essentiellement « spectaculaire », manifestation de la grandeur et de la majesté du Très Haut. Cf. par ex. Kalâbâdhî, *Doctrines des Sûfis*, éd. arabe par A. J. Arberry, Le Caire 1934, pp. 20-21, et trad. anglaise Cambridge 1935, pp. 24-26, et un exposé traditionnel de théologie musulmane, ap. *Commentaire de la Jawhara* par Bayjûrî, éd. du Caire 1352 H./1934, p. 68.

qui imprégna le plus profondément la mentalité courante des peuples musulmans⁴ que s'inscrit avec le plus d'acuité l'antinomie. J'essayerai d'en esquisser ici la dialectique.

III

Climat d'anti-humanisme

Qu'il soit bien entendu que j'entends seulement parler des valeurs musulmanes le plus habituellement enseignées et vécues. Dans le passé ou le présent, bien d'autres courants intellectuels apparaissent mais la plupart d'entre eux restent, aux yeux de la majorité, entachés d'erreurs. Or, ce n'est pas un catalogue des possibilités intellectuelles du monde musulman qu'il s'agit de dresser, il s'agit de mettre en lumière les dominantes culturelles qui ont orienté jadis et orientent encore son comportement concret.

N'est-ce pas d'abord un climat d'anti-humanisme qui se présentera à nous ? Bien connu est le repli de l'Islam sur la transcendance divine. « Tout périt si ce n'est Sa Face »⁵. Au terme d'une histoire humaine toute remise à l'inscrutable volonté de Dieu, éclairée seulement de loin

⁴ L'Islam, n'ayant pas de magistère spirituel vivant (le Calife n'est pas le Pape de l'Islam), on ne saurait parler d'orthodoxie au sens pris par ce mot en théologie catholique. L'*ijmâ'* ou consensus, qui y pourrait suppléer, reste inorganisé. Il est malgré tout loisible de reconnaître une orthodoxie de fait, ou encore une dominante de fait, constatée comme après coup.

⁵ *Coran*, XXVIII, 88.

en loin, éclairs discontinus, par les messages des prophètes-envoyés — et Muhammad, le prophète de l'Islam, est le sceau de toute révélation — au terme de cette histoire, c'est par l'anéantissement (*fanâ'*) de sa créature qu'avant de la « faire revenir » pour la juger, Dieu manifeste sa toute-puissance ⁶.

Bien plus, selon l'école théologique la plus habituellement suivie (école ash'arite), les êtres créés n'ont point, en somme, de réelle densité ontologique. Tout n'est qu'impermanence et discontinuité. Dieu crée et recrée, d'instant en instant, ces agrégats d'atomes que sont ses créatures. Et Dieu est le seul Agent, — il n'y a point de réelle efficace des causes secondes sur leur objet. La liberté humaine est une liberté juridique, en ce sens que l'homme est tenu pour responsable de ses actes, elle n'est point réalité ontologique. « L'homme est un être contraint dans le moule d'un être libre »⁷, les actes dont il s' imagine être l'auteur, c'est Dieu qui les crée directement dans le réceptacle humain, et les lui approprie. L'homme ne fait rien que Dieu ne l'ait

⁶ Car « la tendance générale de la théologie islamique » va « à affirmer Dieu plutôt par la destruction que par la construction des êtres », Louis Massignon, *Passion d'al-Hallâj*, éd. Geuthner, Paris 1922, p. 631, no. 4.

⁷ Sanûsî (théologien ash'arite du XV^e siècle), *Muqaddimât*, éd. et trad. Luciani, Alger 1908, pp. 62-63, et Bayjûrî : « L'homme est contraint en réalité et libre en apparence », *op cit.*, p. 61.

décrété, en mal comme en bien, et ce n'est qu'à Dieu que peut être attribuée en propre la liberté⁸.

Suspendu au mystère de l'inaccessibilité divine, du Dieu « que l'on n'interroge pas », l'Islam se refuse, comme à une impiété, à toute analogie de la créature au Créateur. L'homme n'a pas été créé à l'image et ressemblance de Dieu. L'enseignement de la Genèse⁹ semble bien avoir passé en deux *hadîth*, — traditions attribuées à Muhammad. « Dieu a créé l'homme à son image », et « Dieu a créé l'homme à l'image du Miséricordieux ». Mais seuls quelques rares mystiques ont pris ces *hadîth* en leur sens obvie. Un bon nombre de docteurs rejettent le second comme apocryphe, et commentent le premier par : « Dieu a créé l'homme à l'image de l'homme », — selon l'Idée divine qu'Il en avait dans la prééternité¹⁰.

⁸ Dans la ligne de l'Islam orthodoxe classique, l'effort maximum de conciliation est celui d'al-Ghazâlî (Algazel). Dans son *Ihyâ'* (éd. du Caire, 1352 H./1933, t. IV, p. 220), il définit l'homme comme étant à un « degré intermédiaire » entre la liberté qui existe en Dieu et la contrainte des êtres inférieurs. — De nos jours, le réformisme « orthodoxe » d'un Cheikh 'Abduh se réfugiera dans un semi-agnosticisme pratique, affirmant, sans autre effort d'analyse, à la fois la toute-puissance de Dieu et le fait de la libre activité de l'homme (Risâlat-al-Tawhîd, éd. du Caire 1353 H., p. 61, trad. franc. de B. Michal et Moustapha Addel Razik, éd. Geuthner, Paris 1925, p. 43).

⁹ Genèse, I, 26-27.

¹⁰ Sans exclusion, en telle ou telle école, une notion de « similitude » mais réduite à la capacité de concevoir les attributs divins, capacité créée par Dieu en l'homme (cf. Louis Massignon, *op. cit.*, pp. 600-601).

Et ainsi : ce qui fait en climat chrétien la suprême dignité de la créature raisonnable, ce sceau de ressemblance divine qu'impriment en elle son intelligence et sa liberté, est rejeté par l'Islam officiel.

En outre, le bien et le mal n'existent pas dans les choses, et non plus dans la nature même des actes humains. « Les actes, de soi, sont égaux », et ne deviennent bons ou mauvais que par l'intervention de la Loi (divine) qui en décide ainsi ¹¹. Ces actes, sur lesquels l'homme n'a point d'efficacité vraie, ne sauraient donc être doués de mérite intrinsèque. Rien de ce que fait l'homme n'a de valeur en soi. Dieu décide de récompenser tels actes et de punir tels autres, mais Il pourrait inverser les termes de la décision sans injustice ni dommage ¹².

Et l'homme, abandonné à lui-même, ne serait pas moins inapte à la vie de ce monde. Pour la plus stricte orthodoxie musulmane, les arts, les sciences, que nous appellerions profanes, ont

¹¹ Cf. le traité supérieur de « théologie musulmane » de Jurjâni, *Sharh al-Mawâgîf*, éd. du Caire 1325 h. 1907, t. VIII, pp. 182 et 184. — Cela au contraire de la thèse mu'tazilite, reprise de nos jours par Cheikh 'Abduh, *op. cit.*, p. 80/56, qui reconnaît une valeur esthétique-morale, de convenance ou disconvenance intrinsèques, aux actes humains.

¹² Cf. Jurjâni, *op. cit.*, p. 182. Dieu pourrait décider de récompenser la désobéissance, et punir l'obéissance, cf. Bayjûri, *op. cit.*, p. 63. Mais seulement « selon la voie de la raison ». En fait (nous dirions : en droit révélé), on doit s'en tenir aux promesses et menaces librement exprimées par Dieu dans le Coran. Et l'on sait que Dieu — Il l'a révélé ainsi — est « fidèle à ses promesses ».

eux-mêmes une origine prophétique. Sans les prophètes, ces Voix de Dieu qui viennent leur impérer des Lois révélées, les hommes auraient été incapables de s'organiser en société¹³. En tout, aussi bien sur le plan temporel que sur le plan spirituel, l'homme doit donc se laisser guider par les prescriptions divines positives. Pas de loi ni de morale naturelle. Pas de droit naturel. Tout est Loi divine révélée. Ce qui nous semble être loi naturelle n'est que « coutume de Dieu ».

Et ainsi, ce qui touche à la cité terrestre, domaine propre de l'humanisme, n'a point à être pris tout à fait au sérieux. C'est Dieu encore qui, de l'extérieur, établit à son gré tel ou tel homme en telle ou telle charge sociale. L'obéissance au chef qui détient le commandement est un devoir prescrit par Dieu¹⁴, mais cette obéissance, c'est à Dieu qu'elle va, à travers un intermédiaire humain qui n'est investi ni d'autorité, ni de pouvoir vrais. Car Dieu ne délègue ni l'un ni l'autre. De même que c'est Lui, et Lui seul, qui attribue au pauvre l'aumône faite par le riche, de même tout ce qui se produit dans la cité (et jusqu'à la fixation des prix des denrées, précise la théologie musulmane¹⁵, est décret positif et immédiat de Dieu seul.

¹³ Telle est par exemple la thèse de Fakh al-Dîn al-Râzî (théologien ash'arite très évolué du XII^e siècle).

¹⁴ « Obéissez à ceux parmi vous qui détiennent le commandement », *Coran*, IV, 62, — sans omettre de la part du chef, et des croyants entre eux, l'accomplissement du devoir de « consultation » (*Coran*, III, 153; XLII, 36).

¹⁵ Ainsi, al-Juwaynî, théologien ash'arite du XI^e s.

En définitive : une adoration écrasée de la créature, s'en remettant simplement et aveuglément au Très Haut. A quoi bon vouloir organiser ce monde, et travailler à son progrès : le mal, comme le bien, est directement voulu et créé par Dieu ¹⁶. — Sorte de préfigure, et plus rigoureuse encore, de l'anti-humanisme de la Réforme. Ici comme là, la notion même d'une possible connaissance par analogie (connaissance rationnelle) de la créature au Créateur est repoussée avec horreur ¹⁷. Ici comme là, le salut est demandé à un « saut dans la foi », à une remise dans la foi à un Dieu « qu'on n'interroge pas » disent les musulmans, qui « scelle le cœur de qui Il veut », et « conduit dans le bien qui Il veut » ¹⁸.

La ténèbre s'épaissit même en Islam, car Allâh n'a rien révélé à ses croyants de sa Vie intime. Aucun mystère de salut, si ce n'est son

(le maître d'Algazel), *Irshâd*, éd. et trad. Luciani, Leroix, Paris 1938, pp. 209-210/312.

¹⁶ Cf. Bayjûrî, *op. cit.*, pp. 64-65 et encore p. 58. Par « raison de convenance » (*adab*), on doit, nous dit Bayjûrî, attribuer *en paroles* le mal à l'homme. Mais « selon la pleine réalité », tout, le mal comme le bien, est œuvre de Dieu.

¹⁷ On sait l'accent mis de nos jours sur ce point par le renouveau calviniste (à fortes attaches doctrinales luthériennes) de l'école dialectique de Karl Barth. Ainsi la violente prise de position contre l'« analogie de l'être » par Karl Barth, *Kirchliche Dogmatik*, Bd I, München 1932, préface p. VIII.

¹⁸ Par ex. *Coran*, II, 6 et IV, 154, etc... d'une part, et XLII, 52 de l'autre. Versets expliqués par les « théologiens » ash'arites en un sens étroitement prédestinationaliste. Voir Juwaynî, *op. cit.*, pp. 119-122/192-196.

Unicité, et, pour les hommes, la double prédestination positive au mal comme au bien, au dam comme au bonheur¹⁹. Il ne s'agira même pas, comme dans la Réforme luthérienne par exemple, d'une opposition radicale entre « le droit humain » et le « droit chrétien », celui-ci n'ayant rien à connaître de celui-là, qui est la voie d'injustice et de violence de la nature corrompue²⁰. En Islam, je viens de le dire, il n'y a pas de droit naturel, il ne saurait donc y avoir de « droit humain » antérieur à la Loi positive révélée. La surnature ne suppose pas la nature comme en théologie catholique; elle ne s'oppose pas non plus à elle, comme dans le pessimisme de la Réforme. Nature et surnature sont comme confondues dans un « statut juridique » (*hukm*) que Dieu impute, de l'extérieur, à sa créature.

¹⁹ Deux *hadith* (traditions muhammadiennes), souvent cités, affirment comme objet de foi « nécessaire » la croyance « au décret divin pour le bien et le mal, le doux et l'amer ». Et « celui qui connaît Dieu, dit Algazel, sait que Dieu fait ce qui Lui plaît sans qu'Il s'en soucie (...) de sorte qu'on peut dire que l'attribut [de Sa volonté] se traduit dans Sa parole : « ceux-ci en paradis sans que Je m'en soucie, ceux-là en enfer sans que Je m'en soucie. Si cependant l'objection se présente à toi qu'Il ne punit qu'à cause de la désobéissance, et ne récompense qu'à cause de l'obéissance, il faut prendre en considération que celui auquel Il procure les motifs de l'obéissance obéit bon gré mal gré, et celui auquel Il procure les motifs de la désobéissance désobéit bon gré mal gré ». (*Ihyâ'*, t. IV, p. 146).

²⁰ Cf. par exemple *L'Exhortation à la paix*, adressée en 1525 par Luther aux paysans révoltés. Deux ans auparavant, la thèse générale s'affirmait nettement dans le traité *De l'Autorité temporelle*.

L'homme n'est pas déchu. Si l'Islam a gardé le souvenir de la faute d'Adam ²¹, il n'en fait point un péché originel. Ce n'est pas (au contraire, là encore, de la Réforme) en raison d'une nature corrompue que l'homme est ainsi sans efficacité sur ses actes, — c'est la toute-puissance et la transcendance de Dieu qui exigent qu'il en soit ainsi. Aussi bien n'y a-t-il en Islam ni pessimisme, ni optimisme, mais simplement : une acceptation de ce statut d'impermanence.

IV

Valeurs d'humanisme : leurs limites

Pris comme tel, ce trop schématique résumé de théologie musulmane orthodoxe ne semblerait pouvoir commander qu'un radical anti-humanisme. Les peuples d'Islam ne vont-ils pas se trouver prédisposés à vivre dans une sorte de perspective apocalyptique, une continuelle attente de l'Heure ? Et de fait, ce qu'on appelle un peu vite le fatalisme de l'Islam, et qui est plus exactement une remise totale dans la nuit aux bons vouloirs divins, se présente avant tout comme le sentiment aigu de l'imminence (un jour, un siècle, vingt siècles, qu'importe) du Jugement de Dieu. Auquel se doit de répondre le sentiment de l'absolue vacuité de toute chose terrestre.

Mais voici que, dès l'origine, l'Islam n'a pas craint de s'installer en cette demeure périssable.

²¹ *Coran*, II, 33-34.

Aux sourates eschatologiques de La Mecque a succédé l'organisation théocratique de Médine. Dès les premières et foudroyantes conquêtes, les Califes ont gouverné, organisé, levé les impôts, et cela au nom même de la foi qu'ils apportaient. Ils ont eu d'ailleurs cette sagesse que l'Islam retrouvera tout au long de son histoire, de ne point remplacer la civilisation militairement abattue, mais de s'en inspirer, de l'intégrer. Tout vient de Dieu et y retourne. Mais précisément, puisque Dieu remet à ses serviteurs les biens de ce monde²², n'est-il point de leur devoir d'en jouir au mieux, sans s'y attacher, remerciant Dieu (*shukr*) dans l'abondance, se soumettant sans murmure (*sabr*) dans l'épreuve ? Attitude calme et digne, un peu à la surface des choses, car rien d'essentiel en somme, qu'il y ait jouissance ou souffrance, n'est engagé dans les choses.

Une différence radicale ici avec le ferment chrétien. Le comportement du chrétien dans le monde, et parmi les hommes ses frères, peut décider, de par le degré d'amour qu'il y engage, de son destin éternel. Le christianisme qui entend remplir sa mission dans le monde sans être du monde, tendra à transformer le monde, à enraciner, en l'humus temporel même, ces vertus de justice, de sincérité, de charité, sans lesquelles la cité terrestre, et d'abord sur son plan temporel, ne saurait être habitable. La distinction

²² Cf. le *hadith*: « La terre appartient à Allâh, à son Envoyé et aux musulmans ».

du spirituel et du temporel, loin d'être en cela une gêne, permet au contraire et de respecter l'autonomie respective des deux ordres, et de les hiérarchiser. Dans la mesure où le christianisme cède à la tentation de séparer radicalement (je ne dis pas distinguer) les deux ordres, d'établir de l'un à l'autre une complète hétérogénéité, c'est alors qu'il ne lui reste plus qu'à se réfugier en un anti-humanisme délibéré. Loin d'en être grandi, le plan surnaturel en vient presque inéluctablement à verser en un pur extrinsécisme. Mais dans la mesure où le christianisme, rendant à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu, sait reconnaître les interférences du spirituel et du temporel, et que l'autonomie du temporel ne veut point dire qu'y doivent être bafouées les hautes valeurs de l'esprit, c'est alors qu'a chance de s'épanouir cet « humanisme intégral » qui prend l'homme vraiment tel qu'il est, avec sa misère et sa grandeur, radicalement faillible, mais capable d'engager l'éternité en chacun de ses actes libres.

Rien de tel en Islam. L'Islam, « théocratie laïque », ne distingue pas spirituel et temporel. Il prend le temporel à son compte, totalement, non tant pour le vérifier par un ferment de vie supérieure que pour l'organiser sur le plan temporel même, et permettre à ses fidèles d'y trouver suffisance et jouissance raisonnable. Certes, la communauté musulmane en tant que telle doit « commander le bien et interdire le mal », doit être le « monde de la justice » (*dâr al-'adl*). Mais

cela s'entend essentiellement comme : impérer sur terre les lois politico-religieuses révélées une fois pour toutes par le Coran.

L'Islam ne connaît pas cet état de tension constante qui est bien celui d'une chrétienté temporelle fidèle à sa mission dans le monde²³. Car la chrétienté temporelle doit porter témoignage de la Croix dans le monde, et que la grandeur, et que l'épanouissement total de l'homme — sur le plan temporel même — est à base du renoncement qui transfigure. Pour l'Islam traditionaliste, nous l'avons vu, toute organisation de la cité, et les arts, et les sciences, sont d'origine prophétique. Radicale impuissance de la nature humaine : oui, mais le salut temporel se trouve donc donné en un bloc, en même temps que le salut éternel, et ce dernier est en définitive assuré par la seule foi nue en la Loi de Muhammad. Le chrétien ne saurait *s'installer* en ce monde sans compromettre absolument et ce dépassement de soi-même pour Dieu seul que lui assure sa ré pondance à la grâce, et son efficacité vraie, son efficacité de ferment divin, en ce monde. L'Islam, lui, s'installe en un sens dans le contingent périssable, — sans perdre de vue une seule minute ce caractère d'absolue contingence. Il a la ferme ambition d'assurer le bonheur des siens et dans ce monde, et dans l'autre²⁴. Bonheur à

²³ Et qui est, en tant même que tension, un essentiel principe de progrès pour une cité terrestre vitalemment chrétienne.

²⁴ Cf. Rashîd Ridhâ, *Le Califat ou l'Imâna suprême*,

la juste mesure d'une nature humaine à ses yeux non déçue et non surélevée intrinsèquement par une vie divine, un certain stade d'épanouissement humain, aux ambitions limitées.

Car cet être tout d'impermanence, et à la liberté inefficace, voici que Dieu, le faisant adhérer à la Loi de l'Islam, le constitue par là même « croyant » (*mu'min*), le revêt du statut de « croyant ». Non point encore une fois une participation surnaturelle à la vie divine — une telle notion serait scandale — mais cet « état juridique » où s'amenuisent et se confondent nature et surnature. Et c'est le fait même d'être croyant, d'appartenir à la communauté musulmane, qui constitue l'homme sujet de droits et de devoirs²⁵, qui lui donne, non plus en tant qu'homme, mais en tant que croyant, une certaine grandeur, dès cette terre, dans le sens où la communauté des croyants préfigure les *ahl al-jinna*, les « gens du paradis ».

Le Caire 1341 H., p. 129, trad. Henri Laoust, Damas-Beyrouth 1938, p. 217.

²⁵ C'est en ce sens qu'il faut entendre la division tripartite des juristes musulmans en « droits de Dieu », « droits des hommes », et « droits mixtes » (c'est-à-dire les « droits des hommes » qui se trouvent intéresser aussi les « droits de Dieu »). A ce « statut de croyant » participent, mais à titre secondaire, amoindri, les *dhimmi*, c'est-à-dire « les gens du Livre » (essentiellement juifs et chrétiens) admis dans la cité musulmane comme « protégés », « tributaires ». — Il va sans dire qu'il s'agit là de notions classiques, qui ne sont pas sans imprégner encore la mentalité — et c'est par là qu'elles nous intéressent — mais qui ont dû subir plus d'une entorse dans les dispositions *de fait* des Etats musulmans de l'époque

Au surplus, et ceci est capital : dans la teneur même de ce qu'il estime n'être que Loi divine *positive*, remise à l'arbitraire d'une volonté infinie que ne commande pas la toute sagesse, voici que l'Islam, à travers une source sans doute judéo-chrétienne, draine un ensemble de valeurs morales naturelles. Il ne les reconnaît pas pour telles, et en ignore la source ; mais il n'importe, elles n'en sont pas moins là, inviscérées en son enseignement le plus profond. Et ainsi une large zone de valeurs proprement humaines : respect du droit et du bien d'autrui, impératifs de justice, de loyauté, d'entraide, d'obéissance aux parents et de protection de l'orphelin, etc..., se trouve appartenir en fait à l'héritage de l'Islam. Ces valeurs ne sont pas habituellement reconnues comme intrinsèquement bonnes, comme inscrites par Dieu en l'être des choses, c'est entendu. Elles n'en demeurent pas moins présentes, liées à la parole « définitive » du Coran. Elles n'ont pas l'absolu qu'elles revêtent en christianisme, puisque, pour l'Islam, la foi seule suffit à sauver (sans la charité), et que le musulman, le « croyant », coupable de « grandes fautes » finit toujours, même sans repentir, par entrer en paradis ²⁶. Ces

actuelle. Dans la mesure où le *jus loci* remplace en principe, et sous l'influence occidentale, le *jus religionis*, des pays indépendants tels que l'Égypte, la Syrie, etc... ont dû reconnaître en droit la pleine citoyenneté à leurs ressortissants non musulmans. La question est beaucoup plus complexe sur le plan du climat psychologique.

²⁶ Tel est bien l'enseignement commun des diverses tendances de l'école ash'arite. Ainsi Râzî, *Muhassal*, éd.

notions morales (de morale positive en principe, de morale naturelle en fait) n'ont donc pas valeur d'absolu, et perdent par là de leur efficence. Elles imprègnent cependant à titre d'aspiration générale, et parfois plus, le climat musulman.

Possibilités d'humanisme ? Prenons garde tout d'abord de ne pas confondre culture ou civilisation, et humanisme ²⁷. Toute culture, toute civilisation, comporte sans doute un minimum de réalisation humaniste dans la mesure où elle ne peut pas ne pas engager une certaine conception de l'homme, une certaine mise en place de valeurs

Caire, pp. 172-173; Jurjânî, *op. cit.*, t. VIII, p. 312; Bayjûrî, *op. cit.*, p. 101, etc...

²⁷ En envisageant ici, avec Jacques Maritain (*Humanisme Intégral*, p. 11, culture et civilisation comme synonymes. — On peut dire, si l'on veut préciser davantage, que ce sont, pour une très large part, les mêmes éléments qui composent, à chaque époque d'harmonieux humanisme, la culture et la civilisation qui lui répond, mais que ces éléments sont situés, ici et là, sous des lumières différentes, et requièrent donc des réalisations d'ordre différent. Pour reprendre quelques définitions du R. P. Delos, j'ajouterais volontiers que « la culture est le résultat d'une connaissance qui a mis l'homme en possession du monde, et en possession de lui-même par rapport au monde », tandis que la civilisation, c'est « l'esprit de l'homme institué dans le monde et dans l'histoire ». Qui dit civilisation « suppose donc un ordre politico-social » : ordre non exigé de soi par la culture, laquelle reste sur le plan de l'esprit. (Cf. J.-T. Delos, *La Nation*, t. I, éd. de l'Arbre, Montréal, 1944, pp. 19, 30, et *passim* toute l'introduction). Plutôt donc que d'opposer culture et civilisation comme le fit tout un courant de pensée allemande, il semble bien préférable de les mettre en regard, l'une et l'autre s'appelant et se commandant. Mais que cette harmonie soit brisée, et c'est l'une des plus tragiques aventures que puisse courir une société humaine.

humaines. Mais pour que cette civilisation ou cette culture soit vraiment *un* humanisme, il lui faut reconnaître en quelque façon à l'homme une « valeur éminente », — et non seulement sauvegarder cette valeur, mais encore la protéger, la mettre à même de croître et de s'exprimer librement.

Sachons le voir, ce n'est pas l'homme en tant que tel que tend à valoriser ainsi la civilisation arabo-musulmane, mais l'homme en tant que « croyant », en tant que membre de la communauté du prophète Muhammad. Universalisme si l'on veut, car tout homme est convié à la foi musulmane, — mais exclusivement aussi, car en est écarté tout homme non revêtu *hic et nunc* du statut de croyant²⁸. Ce n'est plus une note d'anti-humanisme que nous trouvons, comme tout à l'heure en la notion « orthodoxe » de nature humaine; mais une note d'humanisme limité. Limité en extension, puisque l'« infidèle » n'y saurait concourir; limité en compréhension aussi, de par cette valeur non absolue (mais réelle cependant) accordée, sous le truchement de prescriptions positives, à des *requisit* qui sont *en fait* de droit et de morale naturels.

Ainsi en est-il d'ailleurs de toute conception qui entend respecter et épanouir non point l'homme en tant qu'homme, mais en tant que ceci ou cela.

²⁸ En réservant toujours une participation d'ordre amoindri et secondaire au « protégé » ou « tributaire » juif ou chrétien.

Limité en extension était de ce point de vue l'humanisme antique, au service du « citoyen », exclusion faite de l'esclave et de l'artisan. Et limité encore, non plus en extension, mais en compréhension, l'humanisme qui entendrait bien s'adresser à tout homme, mais non pas au tout de l'homme. Qui, par exemple, ne voudrait respecter en lui *que* le travailleur. Et le travailleur, certes, doit être honoré dans l'homme, mais pour noble qu'il soit, le travail reste un moyen, non une fin absolue. Un authentique humanisme chrétien au contraire se devra de respecter et servir tout homme, croyant ou incroyant, chrétien ou non, pour cela seul qu'il est homme, fait à l'image de Dieu, et virtuellement sauvé par le Christ.

Je conclurai : l'Islam, religion monothéiste qui ouvre à chaque personne humaine la perspective d'une destinée éternelle, qui entend marquer de son sceau la cité terrestre et l'organiser au service de l'homme en tant que croyant, — l'Islam laisse ouverte la possibilité d'un certain humanisme. On peut valablement parler d'humanisme musulman, d'un style de vie musulman qui respecte et libère de réelles valeurs humaines. Trois limites très fortes cependant : tout d'abord, la conception même de l'homme que se fait à la suite de ses docteurs orthodoxes la grande majorité du peuple musulman ; puis, conséquence obligée, la valorisation du seul « croyant », entendons le seul membre de la communauté musulmane ; enfin la valeur toute relative eu égard à la seule foi que revêtent des notions morales, base de toute dignité

humaine, notions officiellement prêchées cependant, mais à titre de pures injonctions positives.

D'où une propension à atteindre un certain niveau d'humanisme, par brusques flambées illuminant de préférence certaines couches sociales — milieux lettrés des villes —, et que suivent des temps de stagnation. Non point que ces temps d'arrêt et d'engourdissement soient nécessairement liés à l'humanisme arabo-musulman; mais il ne semble pas que ce dernier ait pu trouver jusqu'ici en lui-même le ressort voulu pour triompher des épreuves que toute civilisation et toute culture rencontre forcément à un moment ou à l'autre de son histoire. Ce n'est, jusqu'ici, que sous des activations extrinsèques qu'il a pu vraiment se constituer ou ressurgir.

Dominé par la vacuité de ce monde, dont il entend bien jouir cependant, proclamant que la justice, et l'entr'aide, et le respect des contrats doivent être à la base de tous les rapports sociaux, mais n'envisageant l'exercice de ces vertus qu'à l'intérieur de la communauté, et sur un plan de droit et de morale tout positifs, l'humanisme musulman, dans ses réalisations concrètes, ne cesse de présenter un ensemble de réussites ou demi-réussites (intellectuelles et artistiques surtout), et d'échecs ou demi-échecs. Ce n'est pas le manque de connaissances techniques du monde musulman dont j'entends parler. Manque de connaissances qui put être accidentel, un simple retard, et ce retard une fois rattrapé mettra du moins les pays d'Islam en garde contre l'asservissement à

la machine qu'ils se plaisent à condamner chez nous. Mais j'entends parler d'un certain « plafond » et moral et social trop vite atteint par le *common man* des pays musulmans, et que rien ne lui permet de dépasser, une brisure par trop grande entre l'élite et le peuple, et que rien ne permet de combler. Comme si le symbole le meilleur de cet humanisme devait se prendre précisément de l'une de ses plus belles réalisations artistiques : je songe aux entrelacs harmonieux et sans fin de l'art hispano-mauresque, gravant avec un soin méticuleux des figures qui se veulent sans évocation précise sur le plus fragile des matériaux, — le plâtre friable. Minutie et splendeur des formes, imprécision du fond, évanescence du matériau choisi : tout le charme prestant, et tout le drame aussi de l'humanisme musulman sont bien là, concrétisés.

V

Vers une révision de valeurs

Au surplus, interrogeons l'histoire. Tout au cours de longs siècles que rythment des temps d'apogée et de décadence, deux points de greffe précis s'offrent aux possibilités d'humanisme.

D'une part, l'humanisme des lettrés, le seul vraiment connu, le brillant humanisme de cours, de palais et de ville, sensible déjà au temps des Umayyades de Damas, et qui devait s'épanouir sous les 'Abbâsides et en Andalus. Or, ce qui frappe ici, c'est bien l'apport capital des influen-

ces étrangères, grecques, iraniennes... apport non par intégration, mais plutôt par juxtaposition, et souvent au contrepied de l'enseignement proprement islamique. Cet humanisme de lettrés est un peu au réel climat musulman ce que notre humanisme de la Renaissance fut par rapport à l'humanisme chrétien médiéval²⁹. Or, la Renaissance opéra en réalité, au cœur de l'humanisme chrétien, une brisure. L'humanisme des cours de Bagdad, de Tolède ou de Grenade, le vin, les danses, la musique, les arts plastiques et les poèmes érotiques, ne brisa pas un humanisme musulman antérieur (non existant³⁰), mais instaura au cœur de la civilisation arabo-musulmane une constante rupture d'équilibre qui la laissera sans force durant le sommeil de l'âge moderne. Humanisme brillant mais séparé du peuple, humanisme de loisirs, proliférations d'importations étrangères : la culture musulmane a le droit, certes, de le réclamer historiquement pour sien, il ne semble offrir pour autant aucune possibilité de renouvellement intrinsèque.

Deuxième point de greffe : un certain « style de vie » musulman, qui se retrouve chez les humbles comme chez les riches, à la ville comme à la campagne. Qui doit sans doute beaucoup à des in-

²⁹ Voir, sur cet aspect historique, notre étude *Humanisme musulman d'hier et d'aujourd'hui*, Publications de l'Institut des Belles Lettres Arabes, Tunis 1944.

³⁰ On pourrait seulement parler d'un pré-humanisme littéraire arabe d'avant l'Islam, de par le rôle reconnu dans les tribus, selon la tradition, au poète et à l'orateur.

fluences extra islamiques, passées ou présentes, mais qui, cette fois, est bien marqué de cette remise entre les mains de Dieu, de ce sentiment de la vanité de tout le créé, que je proposais tout à l'heure comme caractéristiques propres de la vision musulmane des choses.

Bienséance (*adab*) et hospitalité, sens de la justice, dignité extérieure de vie, entr'aide fraternelle, vie familiale centrée sur l'autorité du chef agnatique, vie familiale étouffante parfois, mais capable de s'épanouir en sentiments et dévouements délicats, c'est tout cela qui se retrouve plus ou moins accentué, mais jamais inexistant, d'Est en Ouest, de l'Hind ou du Sind au Maghrib. Et sans doute serait-il difficile de ne pas noter le poids mort que représente l'exclusion traditionnelle de la femme de toute vie sociale, son instabilité au sein même du groupe familial (car ce n'est pas le foyer qui coordonne ce dernier, mais la seule filiation par les mâles) — et tout ce qui en résulte d'artifices dans la vie quotidienne. La dominante n'en demeure pas moins d'une mentalité collective très prenante, qui saisit l'individu à sa naissance pour l'accompagner sa vie durant, et qui lui souffle quoi dire et comment se comporter en toute circonstance un peu notable. Qui ne sollicite point directement à un approfondissement de vie intérieure, qui s'adresse moins à la personne qu'à l'individu, dont elle tolère, voire cultive, les arêtes vives et les originalités, dès lors qu'est obtenu le respect des règles admises et du comportement social com-

mun. Mais jusque chez les plus humbles, ceux du moins que n'a pas atteint la terrible prolétarisation des grandes villes modernes,³¹ affleurent un sens aigu de certaines valeurs de l'esprit, et une présence de la grandeur de Dieu, qui trouvent leur habituelle expression dans les indéniabiles richesses d'un folklore spontané.

En somme : jadis, aux grandes apogées culturelles, un humanisme de lettrés, nourri d'éléments extra islamiques, plus toléré qu'assumé vraiment par l'Islam officiel ; — et constamment, aux temps d'apogée comme aux temps de sommeil, dans la vie courante du peuple même, non tant une réalisation achevée, que les pierres d'attente d'un possible humanisme, pierres mal équarries souvent, mêlées souvent d'éléments inutilisables, mais parfois aussi taillées déjà et déjà à pied d'œuvre. Ici comme là, devrait être analysé l'apport spécifique de la race arabe et de sa belle langue sémite ; devrait être noté le célèbre débat des *shu'ubiyya*, des « peuples », qui, au sein de l'unité du monde musulman, mit aux prises arabes et non arabes.

Et de nos jours ? La renaissance (*nahdha*) si réelle du Proche et du Moyen-Orient, forte-

³¹ Un très lourd problème social et moral se pose à certains Etats occidentaux, car le brusque déracinement du musulman pauvre, échappé à son milieu traditionnel, et non vraiment intégré dans les normes européennes, entraîne, en régime d'économie libérale, un état de misère physiologique et morale qui se situe très au-dessous, à l'ordinaire, du prolétariat européen. Ainsi apparaît un cas douloureusement typique de sous-prolétariat.

ment influencée par l'Occident moderne, draine maintes valeurs humanistes. Mais peut-être bien lui a-t-il manqué jusqu'ici d'en prendre une conscience claire. Ou plutôt : allons-nous simplement assister à l'éclosion d'un humanisme arabo-musulman mis à l'école des valeurs occidentales (déchristianisées), tout comme l'humanisme des grands âges classiques s'était mis à l'école de l'Iran ou de la Grèce antique³² ? Et qui se développerait en climat musulman sans doute, mais resterait encore comme en marge de la vie du peuple ? Seule solution possible, peut-être bien, si continuent à dominer dans les esprits et les cœurs la traditionnelle négation des valeurs naturelles et le repli sur la communauté des « croyants ». Nouvel humanisme de lettrés, donc, qui passerait, on peut en être sûr, quand passerait l'influence extrinsèque reçue, et laisserait entière la question posée.

Or, la question posée est rien moins que ceci : les traditionnelles notions, assumées depuis des siècles par l'Islam officiel, sur la nature de l'homme et son rôle dans le monde, dans la famille et dans la cité, resteront-elles intangibles ?

L'humanisme lettré des premiers âges 'abbâsides avait eu un temps une « théologie » presque

³² Mais il ne s'agit plus d'une influence culturelle exercée par des peuples intégrés au « monde de l'Islam », et point davantage d'une culture révolue dont l'histoire appartient au passé. Il s'agit d'un contact avec une culture vivante, qui jouit du prestige de la force matérielle, bien que se trouvant elle-même en pleine crise d'évolution.

à sa mesure, celle de l'école mu'tazilite qui déclarait l'homme « créateur de ses actes », puni ou récompensé dans la vie future eu égard au mérite intrinsèque de ses actes. Ecole que les siècles suivants déclareront hétérodoxe, et que viciaient d'ailleurs d'incontestables faiblesses philosophico-théologiques³³. Voici cependant que les mu'tazilites rencontrent de nos jours comme un regain de faveur. Réaction insuffisante encore, ce n'est point au séduisant Jâhiz ou à Abu'l-Hudhayl que l'on peut demander le secret des problèmes de l'heure, — les réformistes actuels ne sauraient l'ignorer. Mais réaction qui est caractéristique cependant, et sur le plan même de la pensée, d'un nouvel effort de « recherche personnelle ».

Humanisme musulman de demain ? Il s'agit de bien autre chose que de solutions abstraites. Il ne s'agit point seulement de grandes œuvres littéraires ou artistiques à promouvoir, et non plus seulement d'une prise en mains de la technique moderne. Il s'agit d'une révision de valeurs séculaires inviscérées au cœur du peuple. Valeur intrinsèque de l'homme dans ses rapports avec Dieu, réalité de la morale et du droit naturels, valeurs de justice sociale et de vie fa-

³³ Ce n'est qu'au prix d'une sorte de commencement absolu, de soustraction totale de la cause seconde à la Cause Première (Dieu ne connaissant plus les actes des hommes qu'au fur et à mesure de leur production) que les mu'tazilites sauvegardaient l'efficace du libre arbitre humain.

miliale, autant de questions directement posées de nos jours au comportement concret des peuples musulmans.

C'est peut-être sur le plan social et familial que les choses sont allées le plus loin. Le monde musulman, au cours de son histoire, n'a jamais connu d'irréductibles compartimentages en castes sociales ni de luttes de classes³⁴. Il connut des oppositions raciales entre arabes et non arabes, mais comme autant d'infidélités au grand principe que « tous les croyants sont frères »³⁵. Voici cependant que les structures économico-sociales du monde actuel, inhumaines dans la mesure où elles asservissent l'homme aux facteurs économiques, risquent de s'imposer dange-reusement à ces terres d'Islam détentrices de pétrole, de phosphate et d'étain, productrices de coton, et nœuds privilégiés du commerce mondial. C'est là peut-être qu'un fraternel appui et un fraternel exemple nous incombent, qui sachent mettre la production et le rendement au service de l'homme.

Et rares de nos jours sont les jeunes musulmans cultivés qui ne souffrent pas de la conception traditionnelle du mariage, héritée de leurs pères. On sait les progrès obtenus sur ce point,

³⁴ Le communisme absolu du mouvement qarmante (IX^e siècle), hérétique, ésotérique et révolutionnaire, n'en a pris certains aspects qu'après coup seulement. L'unité du monde musulman, réalisé lors des Croisades et contre elles, devait triompher sans merci du mouvement qarmate.

³⁵ *Coran*, XLIX, 10.

et dont certains déjà sont passés dans les mœurs, parmi les milieux évolués de Proche-Orient. Est-il besoin de souligner le porte à faux où buterait un changement uniquement social, et que ne viendrait pas informer une vue renouvelée de la nature humaine, de la nature de la communauté familiale, et du rôle organique des communautés de base dans la cité.

C'est de la réponse que sauront donner à ces questions, et à quelques autres encore, non seulement les élites mais l'ensemble du peuple, que dépendra l'équilibre ou l'instabilité des valeurs d'humanisme de demain. Que dépendra en définitive, en ces pays marqués depuis plus de quatorze siècles par l'Islam, l'existence d'un humanisme qui sache atteindre, dans un climat de justice sociale, l'ensemble des classes laborieuses.

Et telles sont bien les conditions et déjà les premiers accents du dialogue que nous souhaitons engager — je continue à ne parler ici que du plan temporel — sur la base d'un commun respect de la dignité et de la valeur inaliénable de l'homme en tant que tel, de l'homme selon toute sa mesure d'homme, qui n'est pas que de ce monde, mais engage d'autant plus le rôle qui lui revient en ce monde.

Louis GARDET

LE PASTEUR NIEMOELLER ET LES DEUX ALLEMAGNES

Ce fut Aristide Briand, s'il m'en souvient, qui fit accepter la conception des deux Allemagnes, en faisant même une théorie respectable. A l'époque, pendant la première décade qui suivit la guerre mondiale, c'était là une découverte pour les Français, tout étourdis encore par l'invasion, les massacres de Verdun et de la Somme et influencés du reste par une propagande unilatérale. Il y avait, semblait-il l'Allemagne de Bach, de Goethe, de Beethoven, de F.-W. Foerster et puis l'Allemagne de Bismarck, du Kaiser, de Krupp et de Tirpitz. Sujette comme eux aux maladies morales de l'enfance et à toutes les affections du corps social et politique, l'Allemagne vue de cet angle ne se distinguait guère des autres pays. Ce peuple de rêveurs, de musiciens, de philosophes et de poètes incapables de parvenir à une aisance respectable, comptait comme les autres nations bien entendu ses matamores, ses arrivistes, ses hableurs, ses profiteurs sans scrupules et des traîneurs de sabre fanfarons. En 1870 et en 1914, ceux-ci avaient eu le dessus, mais ce n'avait été que pour un temps : les deux Napoléons n'avaient-ils pas entraîné dans leur folle aventure ces Français pacifiques, ces Français hautement civilisés ?

Depuis lors, le monde a accueilli une autre théorie, celle d'une Allemagne complètement démente et point responsable de ses crises, provoquées plutôt par l'extérieur. C'est ainsi que l'on prétend que la France, en insistant sur l'exécution du traité de Versailles, son intransigeance à l'endroit du gouvernement de Weimar aussi bien que par l'indécision qu'elle manifesta lorsque Hitler occupa la Rhénanie démilitarisée, par son impuissance en Autriche, par sa capitulation à Munich, a été pour beaucoup dans le succès d'Hitler et qu'elle a plus fait que la volonté tacite ou manifeste des Allemands qui se laissèrent guider vers la gloire militaire et vers un désastre sanglant. *L'autre Allemagne*, l'Allemagne des musiciens, des philosophes, des poètes, l'Allemagne des savants, des ingénieurs et des médecins ne pouvait qu'une chose, et c'était de se refuser au joug, à condition bien entendu que ses victimes présentes, passées et à venir lui prêtent leur concours. On se rappelle le titre du livre : *La victime est coupable, non l'assassin*. Un sujet pour Franz Kafka.

Qu'on ne veuille pas aider ces musiciens, ces philosophes et ces poètes, ces savants, ces ingénieurs et ces médecins dans leur lutte contre les gangsters, ils sont mécontents, boudeurs, terrorisés même. « Vous aviez enfin la chance de nous aider, font-ils, et vos déclarations sur la liberté, la justice et la paix ne sont qu'hypocrisie. Vous nous avez laissés tomber, et les traîneurs de sabre ont eu le dessus encore une fois. C'est ce qui

est arrivé en 1932, en 1933 et en 1939. C'est ce qui arrive en 1946. »

Après ce préambule, il est temps de nous poser la question : qu'est-ce donc que les deux Allemagnes ? Où commence l'une et où finit l'autre ? Questions primordiales, car tout l'avenir en dépend. On a donné maintes réponses jusqu'ici. F.-W. Foerster par exemple, lord Vansittart, la plupart des Français, des Hollandais, des Belges, des Polonais, des Norvégiens — n'oublions pas Sigrid Undset — et beaucoup d'autres répondent : « S'il existe deux Allemagnes, il faut oublier l'Allemagne du rêve, de la poésie et de la science. S'il existe deux Allemagnes, si deux cœurs ennemis battent dans la poitrine de l'Allemagne, on peut parier sa dernière chemise que le gangster aura raison du rêveur. Qu'importe que ce soit là une des caractéristiques du caractère allemand, depuis les jours d'Arménus, en passant par Luther et Nietzsche, jusqu'à Hitler, ou que ce ne soit qu'une forme plus virulente d'une maladie commune à toute l'humanité et dont on découvre des stigmates partout, dans le système français comme dans le système colonial anglais, dans l'impérialisme russe aussi bien que dans la conduite de Jim Crow et dans cet autre impérialisme, économique celui-là, des Américains, partisans de la loi du Lynch, qu'importe puisque, après avoir accordé une courte trêve et le temps de respirer et de se réorienter à l'autre Allemagne, à qui on laisse alors jouer son rôle, les gangsters la poussent ensuite dehors.

Nous ne savons pas pourquoi *l'autre* Allemagne ne peut franchir cette étape. Nous ignorons pourquoi les idéalistes refusent de combattre, pourquoi ils ne veulent pas traduire en politique leurs habitudes patientes, laborieuses et en même temps cruelles et tortueuses. Quoi qu'il en soit, nous ne nous laisserons pas aveugler de nouveau, nous n'oublions pas que les gangsters sont toujours là. Nous les rendrons impuissants, surveillant leurs moindres gestes. »

Le public américain semble croire que c'est ainsi que se comporte l'administration alliée en Allemagne. Les différences dans les façons d'agir des Russes, des Anglais, des Français et des Américains ne seraient que nuances de détail, des nuances, lorsque les méthodes se ressemblent toutes dans la poursuite du but commun. Nos correspondants de presse nous donnent aussi à croire du reste que les méthodes ne sont pas effectives, et ils tentent de nous persuader que nous avons gâté nos chances de nous gagner l'Allemand rêveur contre l'autre, l'homme fort, la brute, parce que l'occupation fait surgir des forces de résistance et unifie les vaincus, tout comme les élèves d'un collège s'unissent contre les maîtres, ces correspondants veulent nous convaincre que nous n'avons réussi qu'à rendre plus dangereux le vieux virus. L'Allemand était peut-être tout ensemble plus sage et plus triste qu'avant, mais il est aussi barbare. Sauf de rares exceptions, tous nous disent que tôt ou tard le bon Allemand manifestera son dégoût à l'endroit

des forces d'occupation. Comme M. Moravets à Prague, il s'écriera : « C'est en vain que nous avons essayé de vivre avec les anges : nous allons hurler maintenant avec le diable. » On a accusé les Français de laisser l'armée rhénane donner libre cours à ses instincts sadiques, on a insinué que les Anglais veulent faire du nord-ouest de l'Allemagne une succursale économique de la Grande-Bretagne, on a fait des Américains des poltrons détestés qui, non contents de détruire l'Allemagne matérielle, montrent une amoralité provocante. On a affirmé enfin que les Russes, sans se soucier des principes, ne s'occupent que de leurs intérêts. Et cependant jusqu'ici personne n'a su offrir un projet raisonnable de politique qui fût différent de la politique que nous poursuivons en ce moment. Toutes ces critiques ne sont pas sans fondement. Plus le temps court, plus la morale en souffre et tout ce que l'on peut dire se rapproche de plus en plus malheureusement de la vérité. Nous avons un besoin pressant de correspondants de presse véridiques, d'enquêtes courageuses et il faut que nous restions vigilants. Malgré tout, pouvons-nous affirmer que le temps est venu de rendre l'Allemagne aux Allemands et de risquer le tout pour le tout ?

Je n'ai pas oublié ce que signifient deux années passées aux mains de la Gestapo. Je sais ce que la Terreur veut dire. Et pourtant, à l'époque, lorsque je vivais en Allemagne, la Gestapo était encore novice, si on la compare à cet organisme

perfectionné qui fit exécuter trois jeunes prêtres de mon diocèse, pour le simple crime d'avoir distribué aux militaires la copie imprimée d'un sermon de Mgr Galen et bien que les hommes d'Himmler eussent déjà manifesté leur savoir-faire dans les premiers camps de concentration et dans les grandes purges du 30 juin 1934. Grâce à la miséricorde de Dieu et aussi à une erreur de la Gestapo, on prit de mauvaises mesures à mon égard et je restai libre, et, pourtant, parfois, je me demande... Je n'en dois que plus m'incliner devant le courage de ceux qui ont défié Hitler, quelques-uns payant de leur vie, d'autres réussissant à la conserver tant bien que mal, à cause des hautes fonctions qu'ils occupaient. Malgré tout, le courage, le martyre même n'ont servi de rien, humainement parlant, parce qu'ils étaient mal orientés. Comme l'affirmait un ancien admirateur de Von Papen et de sa conduite, parce que je parlais « de loin et en sécurité », et, parce que « je ne connaissais pas les faits » — et je les connaissais — beaucoup de gens croyaient que c'était folie, déloyauté et pur entêtement de ma part que de prétendre que ce bruit assourdi de protestations que l'on entendait dans l'Allemagne d'Hitler n'était pas ce nuage annonciateur des pluies qui éteindraient le feu et permettraient aux récoltes du bien de lever. En effet, il y eut des protestations, des protestations courageuses, surtout si on les compare au silence des puissants, des doctes, des riches, des révolutionnaires, des humanitaires et

des bien-pensants. Il y eut des protestations contre la confiscation des biens ecclésiastiques, les lois de stérilisation, l'expulsion des religieuses, les actes qui déshonoraient le clergé, les exécutions de grâce et finalement, mais bien tard, contre un gouvernement qui se moquait du droit. De ces protestations on faisait des manchettes dans la presse démocratique du monde entier. Niemoeller, Galen, Faulhaber, Freysing devinrent les symboles de ceux qui défiaient les tyrans devant qui tombaient des nations toutes entières et que les empires cherchaient à apaiser. Leur courage est indéniable. Qu'un des principes d'Hitler fut de couper la tête des bandits et non de tuer les évêques, que le Reichswehr s'interposât entre eux et l'échafaud n'enlève rien à leur valeur, car personne ne sait si vraiment ils étaient *en sécurité* ou non. La grande révolte de 1944 coûta la vie à des gens qu'on croyait en sécurité. Personne n'a le droit de loin, de s'élever contre ceux qui, dans leur héroïsme, se comportèrent en bons soldats, et voire en martyrs. Ce ne serait pas là du courage, mais de l'aveuglement, et non seulement de l'aveuglement, mais de l'incompréhension.

L'année dernière, je prétendis, après m'être incliné comme il le fallait devant la bravoure, qu'en 1939, s'il était tard, il n'était pas pourtant trop tard pour que les gardiens de la conscience publique se prononcent contre Hitler. Dans un geste dramatique, près du tombeau de saint Pierre, ils auraient pu dénoncer Hitler et ses

préparatifs de guerre. En 1933, en 1936, en 1938, lorsqu'il était temps encore, ils auraient pu avertir l'univers. Ils le pouvaient, dis-je, parce qu'ils savaient qu'Hitler se préparait à la guerre. Tout le monde le savait et personne n'en doutait. En dépit de mes protestations, des protestations de plusieurs, l'Organisme de la jeunesse catholique avait glissé dans la *Wehrsport*, un corps d'entraînement paramilitaire et ce n'était pas au temps d'Hitler, mais au temps de Von Papen, l'automne qui précéda l'avènement d'Hitler. Lorsque nous avons tenu à Hambourg, en 1934, notre congrès d'apostolat de la mer, on vit rire jaune les délégués anglais et français devant les panneaux contre les raids aériens qu'ils apercevaient dans les rues et devant ces barges de l'Elbe toutes prêtes à servir d'abris... Remarquez que c'était en 1934. Tout le monde connaissait la signification des autostrades, de ces mystérieuses constructions qui envahissaient les campagnes, de ces nombreuses parades, du bruit de ces musiques martiales et des plaisanteries qui accompagnaient le réarmement fiévreux d'Hitler. Et pourquoi tout cela ?

Il semble donc qu'il faille tracer d'une toute autre façon une ligne de démarcation entre les deux Allemagnes. Les rêveurs, les musiciens, les philosophes, comme Heidigger, qui chassait Husserl, son maître, un Juif, du *campus* de l'université; les poètes comme Juenger, avec ses chants de guerre sanguinaire et Gerard Hauptman, qui lèchait les bottes d'Hitler, ces savants, qui pré-

paraient la guerre, ces médecins qui prônaient l'euthanasie, ces ingénieurs qui inventaient le V², tous ceux-là ne s'opposaient pas aux militaires. C'est avec joie qu'ils collaboraient avec eux.

Martin Niemoeller, qui fut autrefois un nazi et un commandant de sous-marin, qui voulut combattre Hitler et qui dit-on ne faisait qu'émettre des phrases dénuées de sens, lorsque, l'année dernière, on le libéra à Pragserwildsee, Martin Niemoeller, qui avait toutes les apparences d'un casse-cou en même temps que d'un honnête homme pas trop perspicace, ce Martin Niemoeller prononça avec le même courage et la même honnêteté les mots qui expriment bien ce qui sépare les deux Allemagnes :

« Si les 14,000 ministres protestants de l'Allemagne s'étaient entendus pour condamner les Nazis, dès le début, dit-il, ils auraient peut-être été tous fusillés, mais leur mort aurait servi à ouvrir les yeux du monde entier et ainsi au moins 35,000,000 de vies humaines auraient été épargnées. » (cf. Time, 22 avril, p. 80). Ce qui montre clairement que les deux Allemagnes sont celles de la vérité et celle du mensonge, l'Allemagne de l'opportunisme et l'Allemagne du caractère, l'Allemagne de l'égoïsme et l'Allemagne de la vérité, l'Allemagne du machiavélisme et l'Allemagne de la droiture.

Maurice de Gandillac (*Dieu vivant*, 4, p. 153) dit dans un article sur les chrétiens d'Allemagne : « Aux conférences de Fulda (les catholiques) et

de Fre (les protestants) les plus hautes autorités des deux grandes Eglises d'Allemagne ont prononcé, comme on devait s'y attendre, les plus formelles condamnations de la philosophie hitlérienne et des méthodes nazies. Cette attitude a été confirmée dans l'intervalle par les mandements épiscopaux qui ne font qu'exalter, au moment où les chrétiens reprennent leur liberté d'expression, le courage héroïque des meilleurs d'entre eux, pendant les années terribles de la dictature nazie. Des observateurs bien informés et clairvoyants ne s'étaient pas laissé tromper cependant par certaines *réserves* des chefs des deux confessions et particulièrement par l'attitude d'un prélat célèbre qui serait, paraît-il, intervenu (au cours d'une des conférences) afin d'empêcher l'acceptation d'une formule qui aurait fait croire à la responsabilité collective de tous les Allemands. » L'auteur nous apprend alors que quelques-uns des braves « résistants » parmi ces chefs ont soigneusement évité depuis le jour de la victoire, de se prononcer contre le nazisme hitlérien. Il exprime l'avis que l'explication de cette attitude peut être double. Conscients de la dignité de leurs hautes fonctions, ils ne pouvaient se soumettre à la censure alliée, de peur que leurs ouailles fussent sous l'impression que, pour sincère qu'elle fût, par cette condamnation ils acceptaient la propagande anti-allemande des Alliés, dont ils auraient paru les simples instruments. Cependant quelques-uns de ces chefs firent des déclarations qui non seulement étonnè-

rent les autorités alliées, comme le dit M. de Gandillac, mais qui aussi bien auraient surpris grandement les catholiques américains, si la presse ne les avait charitablement ignorées. A titre d'exemple, il cite un évêque protestant qui, après avoir condamné avec vigueur le troisième Reich et, après avoir courageusement admis que l'honneur de l'Allemagne tout entière était en jeu, se retournant vers les vainqueurs rappela le verset de la Bible : « Que celui qui est sans péchés lui jette la première pierre. » (Job. VIII, 7) Pareille citation ne fait pas honneur à cet homme d'Eglise. Ce n'était pas en effet la pécheresse qui s'adressait ainsi à ses accusateurs, mais le Fils de Dieu. Cette citation ne vaut rien pour la cause allemande. Un célèbre prélat catholique dit à son peuple que nul autre que Dieu n'avait le droit de les juger, Dieu seul connaissant leurs cœurs. Un autre prélat, qui un peu tard connut ce que signifiait le nazisme, après une courte lune de miel au sein de ce parti qui trompa plus d'un honnête homme à des instants critiques, publia une apologie en trois points d'un ton belliqueux, dans laquelle il démontrait que son troupeau était innocent de la faute collective.

M. de Gandillac et son entourage montrent une belle charité en faisant état du moral terriblement abattu d'une nation défaite et en concédant aux pasteurs le droit de défendre leurs troupeaux contre « la sévérité morale et physique des forces occupantes ». Karl Barth, un Suisse protestant et un adversaire juré du nazisme qui,

dans cette question de la responsabilité allemande, passant par-dessus le nazisme, remonte jusqu'à Bismarck, n'a que des mots de charité et d'espérance à l'endroit de ses frères. « Les fanatiques seuls se scandaliseront ». De tout cœur, je me joins à mes amis de France dans ces sentiments.

Cependant, M. de Gandillac poursuit en disant que ceux qui ont fait le voyage d'Allemagne et qui se sont entretenus avec des représentants authentiques de l'esprit allemand ont été frappés par un fait beaucoup plus grave. « Les chrétiens (comme les socialistes) sans aucun doute ont été les victimes du parti nazi. C'est très sincèrement qu'ils prétendent au même titre que les Français et les Polonais — une thèse qui est aussi le cri de guerre des démocrates allemands dans leur vigoureuse campagne — celui d'avoir compté parmi les *résistants* avant d'avoir été libérés. Mais examinons les faits avec notre auteur français. Presque tous ces *résistants* en réalité ont approuvé pendant un temps plus ou moins long la politique étrangère hitlérienne, et c'est avec tristesse que je me rappelle le plébiscite de 1932 sur la Société des nations de 1924, qui élut Hitler, et mon complet isolement. Presque tous votèrent pour Hitler, que chacun savait un menteur et un trompeur, et cela avant 1933, lorsqu'il se prononça pour un « régime d'ordre », contre le bolchévisme et le libéralisme, pour la moralité (avec l'approbation de son ami intime le capitaine Röehm et Edmound Heine, protecteur de la Silé-

sie) et pour un christianisme positif (l'auteur du *Mythe du XXe siècle*, un ouvrage à l'Index était l'un de ses lieutenants dans ce combat *chrétien*). Les gens du peuple cependant ne comprenaient rien de tout ce que voulaient dire Rosenberg, le libéralisme, etc. Tout ce qu'on savait c'est que jusqu'au mois de mars 1933, on avait refusé aux Nazis les sacrements et la sépulture ecclésiastique. Ces gens furent jetés dans les bras d'Hitler par leurs chefs, aveugles dirigeant des aveugles. Même aujourd'hui, dans une déclaration solennelle, un évêque dit de l'armée qu'elle était *honorable et respectable*, après les continuelles trahisons de ses chefs depuis le mois de janvier 1933, après l'invasion de l'Autriche, pour ne pas parler des crimes de guerre et de ce que révèlent les procès de Nuremberg. Ce prélat jette toute la responsabilité sur les « chemises noires d'Hitler » : aucune connivence entre les deux, dit-il. L'affirmation est pour le moins bizarre.

Au mois d'octobre, M. de Gandillac est allé poursuivre son enquête en Allemagne. Parmi les chrétiens, il distingua trois groupes. La grande majorité d'abord des laïcs et du clergé fait la plus simple des réponses : « Hitler n'est qu'une catastrophe accidentelle, quelque chose d'accessoire. Et puis tout cela est bien exagéré ». Que penser alors des camps de concentration : « Eh bien, fait-on, nous avons quelques soupçon qu'il existait des lieux de supplices. » Et ensuite ils nous disent que leur appréhension était si

forte qu'elle les terrorisait eux-mêmes, au point qu'ils ne pouvaient participer à aucune résistance active. Le chrétien allemand moyen ne savait pas qu'on torturait des étrangers, répond-on, et, pour ceux qui étaient torturés c'étaient des *éléments antisociaux*. On doit à coup sûr rendre responsable les douze années de la domination hitlérienne, si on ne fait que lever les épaules du fait que les tortures n'aient été appliquées qu'aux criminels, aux fous, aux pervers, aux adversaires d'Hitler et aux communistes, qui sont ceux qui appelaient les *éléments anti-sociaux*. N'est-ce pas ensuite une déclaration révélatrice que nous fait M. de Gandillac, lorsqu'il nous dit en poursuivant qu'il faut estimer ces horreurs des actes exceptionnels œuvre d'une clique d'aventuriers, sans parenté avec la masse, surtout dans l'Ouest, là où les jeunes hommes sous leurs chemises brunes restaient fidèles à leur solide formation morale qu'ils recevaient de chefs qui sont censés n'avoir jamais cessé de veiller sur eux ? Certains chapitres de cette solide doctrine morale étaient-ils réservés pour un temps meilleur ? Nous décrivons là l'état d'esprit de la majorité.

Passons maintenant au second groupe. Ici, on a la vue plus claire, plus nette. Ceux qui font partie de ce groupe sont prêts à admettre que la peste brune n'est pas venue comme un météore tombe d'une étoile lointaine et le sol comme le climat étaient propices à Hitler, ils le conditionnaient même. Ils iront jusqu'à concéder que le corps populaire mettra beaucoup de temps à

éliminer le poison. Les vomitifs et la chirurgie seront peut-être nécessaires. Et pourtant ces mêmes gens — *nomina sunt odiosa* — défendent presque tous l'attitude de la grande majorité de leurs compatriotes.

Un chef spirituel, que ses mérites ont rendu célèbre à juste titre, et qui conserve amoureusement sur sa table les photos dédicacées du Kaiser et du maréchal Hindenburg, attribue le nationalisme exagéré de l'Allemagne à l'occupation de la Rhur par la France en 1923 et soutient, qu'on le croit ou non, que la politique de Bismarck portait la marque des principes chrétiens. « Ce fut le traité de Versailles et le froid refus du monde entier à comprendre l'Allemagne qui l'a jetée dans le désespoir et la folie », dit-il. En d'autres termes, les Français et non la bonne Allemagne doivent porter la responsabilité de l'avènement d'Hitler. De cette assertion fait foi une lettre que j'ai là sur ma table, datée du 10 mars 1944 et venant de Hambourg, et où l'on assure qu'en dernière analyse, Hitler est l'héritier d'une conspiration internationale anglo-saxonne. Ce second groupe coupe court du reste dans son argumentation, en nous disant qu'il vaudrait mieux « oublier toutes ces vaines discussions afin de nous unir dans une guerre contre les derniers païens, ceux d'outre-Oder. » Voilà pour la minorité, car leur point de vue n'est pas très répandu parmi les chrétiens d'Allemagne.

Tout cela réduit beaucoup le dernier groupe, que M. de Gandillac appelle l'élite, soit, parmi les

protestants, les disciples et les partisans de Karl Barth, un Suisse, et, parmi les catholiques, Reinhold Schneider, un *poète à l'âme ardente*. Ceux-ci sont profondément conscients de la responsabilité collective du peuple allemand. « Qu'il y ait des coupables en dehors de l'Allemagne, ils ne l'ignorent pas, mais ils refusent de « frapper la poitrine d'une autre » plutôt que de frapper leur propre poitrine. L'Allemand ne peut être sauvé que s'il admet d'abord le caractère diabolique de « la possession hitlérienne », dont aucune opération magique ne peut absoudre et qu'il convient en premier lieu de reconnaître comme un péché. « Lorsque les *bien-pensants* acclamèrent le concordat de Van Papen comme une victoire temporelle de l'Eglise, lorsque les bourgeois estimèrent que le nazisme était un rempart de la civilisation contre le bolchévisme, lorsque joyeusement les ouvriers s'embarquèrent sur les vaisseaux de la Croisade organisée par Robert Ley (« la force par l'organisation joyeuse et le salut par les volkswagen — les wagons à bon marché »), lorsqu'un peu plus tard, tous les cœurs se mirent à battre sur le même rythme de triomphe aux victoires inattendues et peu coûteuses, existait-il un seul être qui, dans son ignorance heureuse, ne connût pas le mensonge fondamental du nazisme, le mensonge qui était à la source de toute l'aventure ? Tous ceux qui un seul instant ont accepté de participer à l'établissement du nouvel empire, tous ceux qui ont goûté la moindre parcelle du fruit empoisonné, fût-ce

un excellent père de famille ou un militaire qui pratiquait sa religion, on peut dire que devant Dieu ils ont accepté la stérilisation des incurables, l'esclavage des Tchèques, ils ont consenti à affamer les Polonais et à massacrer les Juifs.» Enfin Maurice de Gandillac résume les conclusions de ce groupe : seul l'aveu de ses fautes peut guérir l'Allemagne, une confession qui ne serait pas faite dans le but d'obtenir justice des hommes, mais une confession qui s'abandonnerait complètement à la grâce de Dieu. Ce n'est pas la psychologie qui est le remède (ni la psychanalyse) et les meilleures méthodes de rééducation échoueront, si le cœur ne s'amollit pas sous les larmes du repentir. Bien avant Niemoeller et Schneider, c'est là ce que disait un jésuite, le père Kueble, dans ses courageux sermons, aux mois de mai et de juin 1945. Ce petit groupe n'escompte pas une solution de quelque action politique. Et, ce qui est plus important, Reinhold Schneider et les siens ne se vantent d'aucune participation au fameux complot du 20 juillet 1944, qui a coûté la vie à tant de conspirateurs et qui a donné lieu à la dernière purge d'Hitler et à la plus sanglante. Mieux que tous ses amis, Schneider comprend que, si le complot avait réussi, il n'aurait pas été à la racine du mal. Un drame héroïque et une erreur toute à la fois. Qu'on me permette de citer pour ce qu'elle vaut la dernière phrase de M. de Gandillac : « C'est là de l'héroïsme qui surpasse toutes les vertus. Parce qu'il est spontané et gratuit au plus haut

degré, cet héroïsme peut sauver l'honneur des chrétiens de l'Allemagne plus que tous les *plaidoyers* épiscopaux. »

A mon sens, il est évident que ce qu'on appelle l'Allemand *honorable*, en nous fondant sur les critères de la moralité bourgeoise, n'appartient pas à *l'autre* Allemagne. Font partie de ce groupe des hommes du genre du dernier Niemoeller, Kuebl, Reinhold Schneider et le petit nombre, si petit soit-il, des inconnus et des oubliés qui n'ont pas voulu ployer le genou devant Baal. Ce qui était l'élite, ceux qui faisaient le bonheur des diplômés d'Heidelberg ou d'Iéna, de nos touristes et de nos intellectuels, tous ceux qu'on estimait la *crème* de l'Allemagne sont définitivement compromis. Quelques-uns se déshonorèrent en 1933, et c'est la plupart. D'autres faiblirent devant les idoles, les autostrades, l'ordre, la discipline, les usines à plein rendement, les succès militaires — avec enthousiasme ou en rechignant, tout à fait ou à demi seulement, mais tous faiblirent et se rendirent. Les chefs ecclésiastiques félicitaient le conquérant sanguinaire et ne critiquaient que ce qui leur nuisait. Que pouvons-nous espérer de ceux-là ? Une apparence d'ordre, à coup sûr, mais pas plus. Est-là tout ce que nous voulons ?

Cela ne semble guère pratique, je le sais, mais en dernière analyse, l'Allemagne ne sortira du chaos qu'en se purgeant elle-même entièrement. Ni Wilhelm Rech ni Reinhold Wulle ni le Centre avec ses vieux chevaux fourbus ni les socialistes

ne peuvent suffire à la tâche. Quelqu'un doit parler aux Allemands dans la bonne vieille langue allemande. Et quelqu'un doit aussi les nourrir.

Sénateurs, évêques, politiciens, écrivains, poètes, anciens touristes, parcourent le pays et nous crient aux oreilles que les Allemands crèvent de faim et que nous sommes un peuple assoiffé de vengeance, insensible, peu chrétien. Ce sont là quelques vérités qui peuvent servir à envelopper la pilule de *l'autre* Allemagne. « Donnez-nous du pain pour nos enfants parce qu'ils sont innocents et parce que les Allemands ne sont affamés que du fait qu'ils ont été envahis par Hitler depuis plus longtemps que les Tchèques. » Rengaine diabolique ! « Donnez-nous du pain pour les petits Allemands, non parce qu'ils sont innocents, mais parce que ce sont des enfants et qu'ils ont faim » ! ceux-là qui accusent tous ceux qui ne veulent pas les suivre, de vansittartisme, sans avoir lu Vansittart, sont les mêmes justement qui se servent pour des fins politiques de cette phrase éminemment chrétienne et humaine. Ce sont encore ceux qui, par des justes et véridiques mises en accusations de maladroits et de politiciens irréfléchis, insinuent dans la conscience du public américain, des catholiques particulièrement, la nouvelle propagande allemande, faite de mensonge, d'oubli et d'orgueil national. Il est vrai que la famine menace l'Europe, mais la faute en est à Hitler, non aux Etats-Unis ni à l'Angleterre, et l'incurie, l'insuffisance des Alliés ne peuvent tout au plus que l'aggraver, mais ce

n'est pas une raison pour négliger le sermon sur la montagne. Je suis prêt à donner tout ce que nous pouvons épargner aux Tchèques, aux Polonais, aux Norvégiens, aux Allemands, aux Italiens, aux Chinois, aux Japonais et aux Philippines, et le plus à ceux dont les besoins sont les plus grands, mais je crois que nous rendons un mauvais service à l'univers si nous permettons à certains éléments de se servir des circonstances pour camoufler le problème allemand. Je suis sûr qu'un estomac bien rempli, un toit et l'espoir pour le lendemain feront beaucoup pour alléger le problème allemand. Presque chaque semaine je reçois une lettre d'Allemagne me demandant de l'aide et me décrivant la plus pitoyable des misères. Je voudrais m'occuper de tous, mais cependant jusqu'ici, chacune des lettres était pour moitié une demande de secours et pour l'autre, un pamphlet contre Hitler, les nazis, les Anglais, les Russes et Wall street. Dans une lettre, j'ai lu ces mots : « Nous avons été un peu coupables. » Parlerons-nous de dupes ?

Qu'on nous permette de conclure : les Américains doivent s'aviser d'une nouvelle distinction entre les deux Allemagnes. Il ne s'agit plus de cet Allemand aimable, propre, amoureux de l'ordre, pratique, fiable, rêveur opposé à une bande d'aventuriers d'un instant, comme nous les montre nos correspondants, les voyageurs et les anciens soldats. Tous sans doute doivent être placés dans la même catégorie en opposition aux

Kuebl, aux Schneider et aux Niemoeller, eu égard aux nuances, bien entendu.

Ensuite qu'on surveille attentivement et nos correspondants et nos propres journaux, afin qu'ils n'essaient pas de changer cette nouvelle ligne de démarcation et que les photos des enfants affamés ne servent pas de paravent à une conception de l'Allemagne éminemment dangereuse.

Et enfin donnons à manger à ces enfants, non parce qu'ils sont innocents, donnons du pain à ces parents égarés, non parce qu'ils essaient de nous prouver qu'ils ignoraient même le nom d'Auschwitz, mais parce qu'ils ont faim et parce qu'ils sont les fils de ce père qui permet au soleil de briller sur le juste comme sur le pécheur, c'est-à-dire sur nous-mêmes. Amen.

H. A. REINHOLD

ASPECTS DU ROMAN (III)

On ne lit guère les moralistes dans le peuple et l'homme d'aujourd'hui n'a plus le temps de méditer sur la vie humaine, la morale, la religion, etc. Le catéchisme fournit au chrétien les éléments essentiels de la théologie, de la philosophie et de la morale. A ce lesté bagage, dont le poids fond avec les années, il convient d'ajouter l'expérience que, bon gré mal gré, chacun acquiert au contact de ses semblables. Mais cette dernière, faute de réflexion, ne donne tout son suc que dans la vieillesse. D'où vient donc la philosophie de la vie ou plutôt la conception que l'homme se fait de la vie, de la morale, du monde ? Elle vient presque entièrement de l'expérience des autres. Cette expérience, les journaux, la radio, le cinéma la dégagent pour lui. Chacune de ces formes n'est indispensable qu'à cause de cela. Elles suppléent à la réflexion ou plutôt elles fournissent à l'intelligence des interprétations toutes faites, des leçons dégagées de la vie ; chacune complétant l'autre, elles donnent sur les grandes questions un ensemble de réponses valables pour l'homme moyen et qui dispense l'individu de rechercher plus loin, d'approfondir.

La plupart des hommes échangent des idées toutes faites et, s'ils diffèrent d'opinion dans les questions de détail, ils se rencontrent dans l'anonymat des pensées d'ordre général. Aussi est-il

rare d'entendre l'homme moyen émettre un jugement personnel d'une portée humaine, sur les principes ou même sur l'expérience. Au contraire, l'homme de la campagne qui n'a eu que le catéchisme et son expérience, a souvent l'occasion d'arrêter sa pensée sur ces vérités, il les essaie à la vie, les médite dans le malheur. Quand il les communique d'une façon parfois maladroite, il exprime un monde personnel, une expérience de la vie et des hommes qui ne doit rien qu'à son intelligence, une conception du monde qui se traduit dans sa conduite et qui pour n'être pas toujours formulée, n'en est pas moins une force dynamique.

Le romancier est le premier de ceux qui usurpent devant le commun le rôle du moraliste. Balzac ne craignait pas en marge de ses romans d'écrire la conception qu'il se faisait de la morale, de la religion ou de la politique. Ces réflexions sont des hors-d'œuvre souvent placés à part et qui entravent rarement la marche du récit. L'auteur exprime une opinion : on se soucie assez peu qu'il se trompe puisque ses idées sont exposées sans détours dans un ensemble cohérent que chacun peut accepter ou refuser.

Dans le roman, la morale, sauf quand l'auteur ouvrant une parenthèse parle en son nom propre, se présente le plus souvent d'une façon équivoque. En lisant Hemingway, Montherlant, ou Remarque, il est difficile de départager d'une façon certaine ce qui est expression d'une idée de l'auteur de ce qui est idée du personnage. Si

Costals nous donne sa conception de l'amour ou du mariage, l'honnêteté m'interdit de discuter ces idées en les attribuant à Montherlant qui aurait raison de me répondre que Costals est un personnage fictif dont il accepte certes la paternité mais dont les actes et les idées ne relèvent pas de lui. Et c'est vrai. Ainsi dans les Karamazov, Dostoïevski met en scène un athée, un libertin, un enfant, etc. et l'idée ne viendra à personne de conclure que Dostoïevski devait être l'un ou l'autre de ces personnages ou les trois. Ivan professe sur Dieu, Kirilov, sur le suicide des idées qui étaient, nous le savons, le contraire de celles de Dostoïevski sur ces sujets.

Le romancier moderne, conscient de ce rôle de moraliste, tout en décrivant ses personnages de l'extérieur se sent poussé par le désir d'influencer le lecteur à intercaler des idées personnelles ou des jugements qui relèvent de sa philosophie de la vie. En voici un exemple cueilli au hasard dans *Arc of Triumph* de Remarque (pp. 294-295).

« The man without a stomach was dead. He had moaned for three days and by that time morphine was of little help. Ravic and Veber had known he would die. They could have spared him these last three days. They had not done it because there was a religion that preached love of one's neighbor and prohibited the shortening of his sufferings. And there was a law to back it up ».

Un romantique aurait ici écrit tout un chapitre exalté. Aurait-il été moins objectif que Remar-

que ? L'auteur parle en son nom; il nous explique la raison d'agir non pas d'un personnage mais de deux. Sans faire la prélection de ces quelques lignes, on sent que l'auteur porte ici lui-même un jugement et que l'impression qu'il laisse au lecteur est tendancieuse.

Cet exemple est choisi entre mille. Il indique l'intention du romancier d'envahir le domaine voisin du moraliste, d'agir directement sur l'opinion du lecteur. Le moraliste est un homme avec qui on discute. On ne discute pas avec le romancier. On ne se défend pas contre lui et c'est ainsi que le roman, la comédie comme le cinéma, qui les prolonge tous les deux, agissent profondément, d'une façon subtile, sur la conception que l'homme se fait de la vie et des valeurs.

Je n'avais pas lu l'article de J.-Donald Adams dans le *New York Times* du 19 mai 1946 quand j'ai écrit ce qui précède. J'y relève une déclaration de Somers et Maugham à l'appui de mon opinion. Pour Maugham, l'objet du roman, c'est la nature humaine. « Il est regrettable, dit-il, que la connaissance ne puisse être acquise sans peine. Elle ne s'acquiert qu'à force de travail ardu et persévérant. Ce serait merveilleux si nous pouvions avaler la pilule des connaissances profitables dans une cuillerée de confiture. Mais à la vérité, la qualité de la science ainsi apprêtée ne peut être que suspecte. Je suis de l'opinion que la science que le romancier peut donner est tendancieuse, incertaine, et qu'il est préférable d'ignorer une chose que d'en avoir une connais-

sance déformée. Si les lecteurs désirent se renseigner sur les problèmes angoissants de l'heure, ils feront mieux de lire des ouvrages qui traitent spécifiquement de ces problèmes. »

Le roman est un art et non un exposé de doctrines politiques, sociales ou autres. Le méconnaître, c'est au point de vue du romancier rabaisser son art au rang de la propagande et au point de vue du public, c'est contribuer à répandre des demi-vérités quand ce ne sont pas des erreurs inspirées par la passion ou par les chefs d'un parti.

La littérature engagée est une littérature d'homme d'action fourvoyé dans l'art. C'est assez qu'on reconnaisse au romancier une pénétration plus ou moins grande des mobiles humains. Pourquoi veut-il encore se faire professeur de philosophie, de sciences politiques ou sociales. L'art n'a que faire de ce qui est transitoire. Tout ce dont le romancier peut être sûr, quand il a terminé une œuvre, c'est d'avoir animé des êtres, créé un objet dont la perfection n'a rien à voir avec l'influence qu'il peut exercer par accident sur les événements.

L'œuvre d'art est à l'antipode de la littérature engagée, c'est-à-dire de la propagande, de la thèse, si habilement camouflées soient-elles. Si la littérature engagée devait être prise au sérieux, si les romanciers abandonnaient les grandes traditions, on verrait la décadence de ce genre et bientôt sa mort.

Robert CHARBONNEAU

LES LIVRES

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE FRANÇAISE ¹

Berthelot Brunet n'est pas un historien, a-t-on dit dans certains milieux au moment de la publication de son *Histoire de la littérature canadienne française*. Cette remarque n'est peut-être pas dénuée de fondement. Mais il faudrait la compléter en disant que la tâche de mettre de l'ordre dans la littérature canadienne, de déboulonner les vieilles plaques et de mettre au grenier tout un bric-à-brac qui encombre le Panthéon littéraire canadien était moins une tâche d'historien que de critique. Berthelot a fait place nette. Et nous lui en devons une grande reconnaissance. Les écrivains dignes de ce nom dans le passé, ceux qui méritent une place comme précurseurs et quelquefois comme prosateurs, comme poètes, ou comme historiens sont peu nombreux. Le courage, la ténacité, le patriotisme ne sont pas des qualités littéraires. Il fut un temps où, faute de mieux, on s'attachait à ces noms. C'eût été à demi-mal si on n'avait cru devoir faire lire des œuvres manquées par les enfants qu'on dégoûtait de cette façon de toute lecture.

Le Canada n'est pas le seul pays où foisonnent les œuvres médiocres, d'inspiration patriotardes ou pseudo-religieuses. La France nous a envoyé des Jeanne d'Arc, des Bayard, des saint Louis, etc., qui ne valaient guère mieux. Mais on n'en fait pas état dans les chaires de littérature. Ici, on en faisait état pour toutes sortes de raisons qui n'ont rien à voir avec la littérature.

Donc Berthelot Brunet a tenté un premier classement des valeurs. Il l'a fait avec intelligence. Si l'on a un reproche à lui adresser, c'est de n'avoir pas été plus sévère.

1. Editions de l'Arbre, Montréal, 1946.

De toutes les œuvres publiées avant 1900, je ne retiendrais que *Les Anciens Canadiens*, *l'Histoire du Canada* de F.-X. Garneau, quelques pages de Fréchette, des *Contes* de Pamphile Lemay, les *Poésies* de Nelligan.

Voilà pour les anciens. Berthelot en mentionne quelques autres pour en faire justice aussitôt. Ils appartiennent à la petite histoire.

Presque tout son livre est rempli par les contemporains. Sur ce plan, il ne saurait être question d'histoire au sens propre. Il travaille dans le vif. Ici encore, il déblaise le terrain, il classe les valeurs. Les jugements ne sont pas définitifs. Ils ne peuvent pas l'être et ne visent pas à l'être.

Une histoire de la littérature doit être une histoire des influences, des réactions dans le sens d'une culture. Celles-ci ne se dégagent qu'à distance.

Berthelot Brunet, chez qui l'humoriste est toujours en éveil, a classé les auteurs non pas selon les genres mais par profession ! Cela permet des rapprochements hétéroclites, mais l'auteur gagne son pari qui est de classer les valeurs sans nous ennuyer.

Robert CHARBONNEAU

MIEUX QUE RIEN

Nous n'avons pas reçu de chefs-d'œuvre, la France tarde à nous présenter ses nouveaux génies, la France est lente et les badauds, avec les snobs, attendent chez les libraires la *Capricieuse* non pas de Crémazie, mais d'Anne Hébert et d'Alain Grandbois, mais hélas, la *Capricieuse*, chaque semaine, frégate infidèle, ne nous débarque que du connu et du déjà vu.

Sans être de l'avis des critiques trop indulgents et qui pensent que ce pauvre Crémazie aurait eu quelque génie, s'il avait cessé de rêver à Paris et d'imiter les écrivains de France, cette disette de bons livres n'est pas sans plaire à plusieurs. La guerre aura permis aux écrivains et aux lecteurs canadiens de couper le cordon

ombilical. On compte moins sur la France, on se *fie* moins, comme on dit. Et, chose plus importante, la guerre nous a donné le temps de nous ressaisir. Les écrivains français, à cause de ce recul, peuvent maintenant nous permettre une parodie du vers célèbre : on les voit tels qu'*en eux-mêmes l'absence les change*. Ajoutez que beaucoup d'écrivains notoires sont morts ou ont cessé d'écrire. Il est plus aisé de faire un triage maintenant.

Je souhaite qu'on aille plus loin, qu'on soit logique jusqu'au bout, qu'on place à son rang la littérature française dans la littérature universelle, que le Canadien regarde les chefs-d'œuvre français comme l'étranger les voit. Je rêve même que le Canadien ne soit plus obligé par exemple de recourir à la petite histoire des lettres françaises de l'exquis, de l'amical Strachey et d'apprendre de cet Anglais, amoureux de la France pourtant, le sens des proportions. L'on se souvient que Strachey n'était pas très poli pour Boileau, qu'il ne classait pas Sévigné, La Bruyère, Bossuet, Fénelon parmi les grands écrivains de l'humanité, que Racine lui paraissait beaucoup moins important que Dante ou Shakespeare... Que diable, si on est Français, il faut avoir le sens de la mesure.

Il faut avoir le sens de la mesure et, lorsqu'on lit un livre de Duhamel, de Montherlant, voire de Mauriac qui nous semble assez peu génial, il faut nous rappeler que pour l'étranger, et même avant la guerre, ces écrivains n'étaient que de bons écrivains moyens et que toutes les universités du monde n'étaient pas obligées de les commenter. Gloires locales, célébrités de paroisse. Qu'on n'allègue pas Maurois, vu que Maurois n'était qu'un des dix *best sellers* d'une semaine entre cinquante-deux. L'Anglais, l'Allemand, l'Italien parlaient d'abord de Proust, de Valéry, de Roger Martin du Gard, lorsque celui-ci décrocha la timbale suédoise, et, pour les autres, on les laissait aux amateurs, on ne s'en occupait que lorsqu'on avait le temps.

Je suis donc heureux, en dépit de tout et quoiqu'en dise ma vieille curiosité, et malgré les protestations de ma vieille amitié pour le livre et les auteurs français, que la guerre nous ait ainsi permis de faire le point. Sans compter qu'elle nous force à moins de dédain à l'endroit des nôtres, dont quelques-uns nous intéressent plus que certains étrangers notoires. Ajoutez que désormais nous serons moins provinciaux, que nous crierons moins aisément à la merveille.

Tout cela ne veut pas dire que tout soit médiocre de ce qui nous vient de France. Les deux prix Goncourt par exemple que nous avons pu lire sont de lecture plus agréable que les derniers livres de Bordeaux, de Mauriac et de Georges Duhamel qui ont été réimprimés chez nous. *Mon village à l'heure allemande*¹ n'a pourtant rien du chef-d'œuvre. Ce n'est qu'un récit soigneusement composé, avec une recherche pas trop démodée et certaines scènes plaisantes. On aime mieux *Clochemerle*, on préfère *Au pied de la Pente douce*, mais qu'importe !

Pour *Le Cheval blanc* d'Elsa Triolet, je me suis demandé pourquoi cet aimable écrivain s'était embarqué dans un aussi long récit. Elsa Triolet excelle dans la nouvelle et souvent sa fantaisie, une sensibilité pas trop femme et qui le reste assez, surprennent agréablement dans des œuvres qui se souviennent de la débâcle, de l'occupation et de la résistance. Mais quatre cent cinquante pages, c'est trop de délayage. Lisant *Le Cheval blanc*, ce portrait d'un homme qui ne reste pas en place, je me souvenais de *Chéri*, de *La Fin de Chéri* et je ne voyais pas que Colette fût déclassée par Mme Triolet. Cependant ces contes, *Le Premier accroc coûte deux cents francs* me paraissent bien supérieurs quoique je n'aie pas été assez intéressé, assez *pris* pour terminer le volume.

Mais, vous savez, le prix Goncourt, cela ne vous donne pas du Génie. J'ai justement repris ces derniers jours le *Supplice de Phèdre* par Henri Deberly et je ne sais déjà plus quels livres de Marcel Arland, écrivain fort

distingué, comme on dit, et de Peyré, et ce n'était pas fameux. J'aime beaucoup plus Steinbeck et ce roman d'Arthur Koestler, *Le zéro et l'infini*, qu'on vient de traduire en français (Calmann-Lévy) avec pas mal d'autres livres américains, parce que, peut-être, Paris et les libraires parisiens n'ont plus trop confiance... Dans son récit des purges de Moscou, l'Américain atteint au dramatique avec beaucoup moins d'effort que le Plisnier de *Faux passe-port* par exemple.

La Vie de Balzac d'André Billy, deux gros volumes que nous présente Flammarion a une autre allure que les romans de Triolet. J'ai lu d'affilée avec cette curiosité un peu vieille fille qui nous fait rechercher les potins et les méchancetés sur les écrivains que nous aimons. J'observais aussi que les écrivains qui échouaient dans les *grands genres* faisaient souvent merveille dans les *genres dits secondaires*, si l'on peut appeler *genre secondaire*, des biographies amples, interminables et fort vivantes à la mode anglaise, je veux dire un peu à la mode de la vie célèbre et justement célèbre du docteur Johnson. Somme toute, André Maurois est un romancier de second ordre, et son *Shelley* et son *Byron* et son *Disraeli* sont des livres bien supérieurs à ce que nous offre le roman ordinaire. Le *Verlaine*, voire le *Tolstoï* de François Porché ont un autre intérêt que ses poèmes et que son théâtre. Le *Dostoïevski* de Troyat me plaît beaucoup plus que tel de ses romans dont j'ai oublié le titre, et Troyat n'est pas un écrivain médiocre. Le *Clemenceau*, le *Victor Hugo* de Daudet sont des ouvrages lisibles, ce que je ne dirais pas de... mais j'oublie aussi les titres des romans de Daudet. Anatole France tel que nous le montre Brousson est beaucoup plus amusant que les Coignard et les Bergeret...

Le Balzac de Billy est un personnage fort sympathique dans son romantisme assez bouffon et il est amusant de voir comme la question d'argent était importante pour tous ces écrivains français, Balzac n'écrivant guère que

pour les *cents*, en dépit de son orgueil et de son génie, tout comme Paul Valéry.

On remarque aussi que le royalisme et le catholicisme de Balzac n'étaient guère opinions sincères et que ceux qui ont voulu faire du romancier un père de l'Eglise et un théoricien de l'ordre ont été bien naïfs.

Billy note spirituellement que César Birotteau, c'était Balzac, comme bien d'autres de ses personnages et comme Flaubert, de son aveu même, s'était peint dans Emma Bovary. On ne sort jamais de soi-même, hélas ! eût-on tout le génie du monde.

Le *Thésée* d'André Gide (Edition du Panthéon) ¹ est de lecture délicate. En dépit des prétentions des admirateurs fanatiques de Gide, je ne crois pas qu'il y ait grand'chose là-dessous, mais c'est exquis et je ne pense pas que Gide ait jamais mieux écrit. Il y a encore du maniéré, un archaïsme fatiguant, mais rien de plus clair, de plus net, de plus musical. Cela vous convertirait aux études classiques.

Je recommande aux amateurs d'histoire les *Entretiens sur les faits divers* (Gallimard) de Jean Paulhan, des dialogues d'une finesse à laquelle nous ne sommes plus habitués. Et c'est en même temps la plus belle critique du témoignage que j'aie lue. Je me suis souvenu de l'opuscule de Fontenelle sur les *Oracles*, pour le scepticisme sournois. C'est un livre à présenter aux historiens trop crédules.

Les Sept psaumes de la Pénitence, la traduction éminemment et grassement claudélienne que le nouvel académicien publie aux *Editions du Seuil* nous rappelle par instants ses plus belles œuvres et nous fait oublier ses exégèses, comme *Seigneur apprenez-nous à prier* (Pony) que nous lisions hier. Claudel est décidément un grand poète, mais comme il est fou, lorsqu'il veut être sérieux. Il nous fait songer au Balzac de *Séraphita* et ensuite à

¹ Distribué par Beauchemin, Montréal.

Dante, si vous voulez, mais c'est à peine si j'épelle l'italien...

Le Rocher de Sisyphe (Gallimard), un petit livre de Roger Caillois m'a déçu, sauf de belles pages sur la Patagonie: ce n'est plus qu'un sceptique distingué, une sorte de sceptique protestant, et pour le style, j'aime surtout les protestants gras comme Luther. Les esprits distingués doivent beaucoup aimer ça.

Ils aiment aussi beaucoup la *Merveilleuse Histoire de Pierre*¹ d'Adelbert de Chamisso, que je n'aime pas du tout, si je suis heureux que Lucien Parizeau l'ait publiée dans sa belle collection de petits classiques. C'est que ce *merveilleux*, ce *petit romantisme* allemand, je ne l'aime que dans Gérard de Nerval. Lisez aussi les contes d'Andersen, par exemple, et vous verrez une œuvre authentique: l'autre semble *forcée*. Peut-être que le style de la traduction y est pour beaucoup. Ce style, c'est le style pré-romantique, voire le style des premiers romantiques encore timides. Du Jean-Jacques affaibli, un peu le style des parties poétiques (si l'on peut dire) et de la prose érotique des *Lettres persanes*, incomparables pourtant dans la satire, et de *Zadig*, incomparable encore, mais dans la satire de même.

C'est en lisant cette prose trop soignée et un peu fade qu'on se demande si la prose ordinaire de Gide, compassée elle aussi, et la prose de tous les jours d'un grand bonhomme comme Valéry ne deviendront pas aussi ridicule, que celle d'Anatole France. Car, vous savez, les écrivains *moyens*, les écrivains tempérés, pour parler comme un pion, les écrivains élégants des autres siècles n'étaient guère supérieurs aux nôtres. Et la *correction* du temps passé, c'est le ridicule du nôtre. Vive les écrivains à ventre déboutonné: les gros doigts de Balzac pétrissent une prose toujours savoureuse, en dépit de vul-

¹ Editions Lucien Parizeau, Collection « La Corbeille », Montréal 1946.

garités fréquentes, et qu'on aime du reste, tandis que Lamartine, dans toute son élégance première n'a jamais pu écrire les romances encore jolies de Marceline Desbordes-Valmore.

Berthelot BRUNET

RÉFORMATEURS ET SERMONNAIRES

A voir les livres, tous ces livres qui sont sur ma table, l'envie me vient de m'écrier: la littérature est décidément une école du soir. La guerre a forcé tout le monde de faire son examen de conscience et, comme il arrive le plus souvent, faire son examen de conscience, c'est surtout faire l'examen de conscience des autres. L'énergie nucléaire menace le monde d'un changement décidément radical, et les sermonnaires ne s'en taisent pas pour autant. Lorsque Sodome périssait, des réformateurs parlaient peut-être de la Cité future.

Mais si la réforme est à la mode en France, c'est une mode qui n'est pas née hier. Elle date au moins de la Révolution. (C'est tout ce que le Canada français a hérité de la Révolution). Le monde du reste n'a jamais cessé de se convertir. Notre âge passe pourtant la mesure. Nous vivions dans l'ère des confessions publiques, des confessions en plusieurs tomes et à repentirs en multiples versions, et nous arrivons à l'époque des résolutions.

Un historien de la littérature dirait que sur ce point les Français imitent les Canadiens. Chacun son tour. Nous prenions des résolutions à chaque nouveau livre qui paraissait, mais les Français depuis la fin de la guerre nous battent à plate couture.

On riait de Vichy et de ses sermons. Vichy a été bien dépassé. Tout Français qui écrit y va de sa *Réforme intellectuelle et morale* et il ne nous reste plus de temps pour compter et dénombrer les essayistes, les romanciers,

les dramaturges, les peintres, les médecins, les vétérinaires, les abbés de lettres, les abbés sans lettres, les vieux bonzes et les débarqués du dernier bateau qui nous donnent la monnaie de Renan.

Il est vrai qu'il y a des rossignols et des laisser pour compte de la Révolution nationale, comme peut-être cet *Essai sur la mission de la France* (par Louis Lallement, Lallement avec un e, aux Editions du Seuil) et qui est d'une lecture assez gênante: tout est beau dans l'histoire de France, cette France qui était le modèle des pays, tout est beau, sauf les dernières années, les années d'après la Révolution et d'avant la Révolution nationale. L'auteur ne parle pas aussi brutalement que je le fais, mais le sens y est. Dire que l'on affirmait partout que la littérature érotique était plus dangereuse pour la France que l'invasion étrangère: les moralistes pudibonds ne lui ont pas fait une meilleure réclame.

Et non plus les adversaires nigauds de l'Allemagne, comme Maurice Constantin-Weyer, l'auteur de *L'Âme Allemande*, publiée chez Grasset et qui ne voit guère dans l'Allemagne que la patrie de Bismarck et du Fuhrer. Il est permis de préférer à son *delenda Carthago* les livres de Vansittart, plus subtils, et qui ne demandent pas que l'Allemagne se convertisse au malthusianisme et se voue à la stérilisation, comme on pourrait le conclure aisément de ce petit livre ennuyeux. On peut conclure aussi que la propagande d'après-guerre est encore plus détestable que la propagande de guerre. Nous savons trop que la France avait tout prévu et que tous nos malheurs viennent de ce que la France n'a pas été écoutée.

Le docteur A. Vincent, une belle âme de médecin, comme me disait un autre médecin, se borne pour lui à la réforme intellectuelle et morale des docteurs, et il publie le *Jardinier des hommes* aux Editions du Seuil. Quel beau titre, diront certains de ses confrères qui aiment aussi la *jolie médecine*. L'essai du reste fourmille de réflexions justes. Ce qui me gêne, c'est d'abord qu'il y en a trop et surtout le ton et l'accent. Il existe des gens qui

ne supportent le sermon qu'à l'église. Faut-il à toute force que M. Homais, lorsqu'il se convertit, prenne le ton de l'abbé Bournisien ?

Chose amusante, le cardinal Salièges, dont les Editions du Témoignage chrétien publient les *Témoignages* a l'homélie beaucoup moins onctueuse que le docteur Vincent. Le cardinal dit assez souvent carrément ce qu'il veut dire et il ne s'embarrasse pas toujours d'une phraséologie indirecte, style ordinaire des réformateurs.

Pierre Danchin publie aux Editions des Etudiants de France, *Notes de spiritualité étudiante* et *Vocation de l'étudiant*; Michel Riquet, *Civisme du chrétien de France* et Jacques-Jean Ribas, *les Etudiants et la réforme de l'Université*. Ces réformateurs sont à coup sûr plus sympathiques que les vieux et, dans ces petits livres, on peut sans doute cueillir maintes remarques pertinentes, mais il est quand même permis de ne pas beaucoup aimer ce sérieux trop suivi et trop vieux dans tous les sens du terme.

Cependant, en dépit de la meilleure volonté du monde, on ne peut estimer très supérieurs à cette prose réformatrice les sermons familiers de M. l'abbé Emile Lambert, *Causons, mes amis, causons* (Granger), les *Propos d'un éducateur* du père Alphonse de Grandpré (Librairie Saint-Viateur) et le gros livre du Père Petit qui, si l'on nous permet le jeu de mot attendu, est plus à l'aise dans le petit, je veux dire le tract: *l'Art vivant et nous*.

Dirons-nous que le *Causons* de M. Lambert ne nous fait pas oublier le *Causons* du Père Lalande ? Il se pourrait même que le père Lalande gagne à la comparaison. Il est vrai que le Père Lalande n'entrait peut-être pas dans le détail comme M. Lambert, mais ceux qui ont les yeux assez bons pour distinguer les nuances de ce genre littéraire s'accorderont sans doute à dire que le père avait plus d'élégance que le séculier, mais que le séculier se rachetait par le sérieux.

Quant au Père de Grandpré, son livre semble supérieur pour le style et l'agrément, si l'on peut dire, au gros

bouquin que M. l'abbé Maurice consacra à la pédagogie. Le Père de Grandpré se permet de l'esprit de temps en temps. Il lui arrive même d'aborder la littérature, la littérature canadienne surtout, dont il n'admire pas tout. Il dit au sujet de Lozeau par exemple: « Si la plupart des billets nous donnent l'impression de fantaisies gracieuses, de bibelots finement ouvrés, il faut bien avouer que parfois le trait est forcé, la plaisanterie un peu lourde et que certaines expressions étonnent et déplaisent chez un poète aussi délicat. »

On voit donc que le Père de Grandpré est un homme de goût.

Et l'on remarque aussi, en lisant *l'Art vivant et nous* que le Père Petit, docteur en théologie, docteur en philosophie et licencié ès sciences sociales, est un homme renseigné et qui n'est pas effrayé par les tentatives les plus modernes. Il est encore plus savant et il connaît jusqu'aux surréalistes. Il est vrai que les amateurs de poétiques et d'essais sur l'esthétique seront surpris par certaines phrases: « Dans cet univers conçu non seulement comme sacramental, mais comme finalisé par cette Bonté absolue, les êtres concrets deviennent chargés de sens symbolique et traversés d'une spiritualité surnaturelle tout ensemble immanente et transcendante. »

Rien de plus juste sans doute, mais les écoliers qui recevront bientôt en prix ce beau livre se demanderont si tout cela est plus clair que ce Valéry, ce Rimbaud, ce Claudel des premières œuvres dont leurs maîtres les moins à la page disaient qu'ils étaient un peu obscurs.

Qui sait si un parallèle entre *l'Art vivant et nous* et *Art et scolastique* de Jacques Maritain ne sera pas un jour inscrit sur nos programmes ?

Berthelot BRUNET

UN NOUVEAU GENRE CANADIEN

L'Art est difficile, après les classiques, Jacques Boulenger n'a pas à nous le rappeler, nous savons que l'art d'écrire n'est pas facile, et même l'art de la critique. Et l'une des raisons, c'est que l'écrivain ne dit pas aisément ce qu'il veut dire, il se laisse emporter. Le plus souvent il en dit plus ou il en dit moins qu'il ne se proposait. L'écrivain est souvent tout surpris, lorsqu'il se relit, lorsqu'il se relit après avoir oublié son texte surtout: avait-il voulu en dire autant, ne voulait-il pas en dire plus? Comme Diderot suivait sa catin, le critique le plus austère s'est laissé séduire par un mot, par une plaisanterie qui arrête, qui *fait marcher*, et parfois fort loin le moins frivole.

Rappelez-vous Léon Daudet par exemple ou René Benjamin. Léon Daudet, qui n'avait pas toujours été tendre pour Victor Hugo, qui, avant l'autre guerre, ne se privait pas sans doute d'attraper Clemenceau, s'avisait plus tard d'écrire de gros livres et sur Clemenceau et sur Victor Hugo, et, dans ces ouvrages, entendait bien louer ces grands hommes. Hélas! assez souvent, la pente d'une plaisanterie l'emportait, l'attrait d'une boutade, la tentation d'une gaminerie, et Daudet, malgré qu'il en eût, retombait dans ses vieux péchés.

Avec René Benjamin, ce fut pire. René Benjamin aimait de tout son cœur l'esprit et la poésie de Madame de Noailles et sa piété rêvait de lui consacrer un beau livre. Ce fut *Madame de Noailles en fleur*, qui plus qu'un panégyrique était une charge. De même notre bon Grignon, lorsqu'il tenta de chanter Charles Lindberg, versa dans le poème héroï-comique, et ce fut sa *Pucelle* à lui.

(Un écrivain qui ne reculerait pas devant le paradoxe ajouterait peut-être que le grand Corneille lui-même eut dans le *Cid* des scènes beaucoup plus plaisantes qu'il ne le voulait et qu'on n'applaudit pas toujours sans rire respectueusement, voire sans respect, les plus sublimes tirades.)

L'art est difficile, la louange est difficile, et le sérieux encore plus. Il faut dire que le lecteur y est souvent pour quelque chose aussi. Le lecteur ne se laisse pas toujours emporter comme l'écrivain. Le lecteur est pressé et il n'aime pas toujours les genres mêlés. Il faut que vous louiez, ou bien que vous plaisantiez. Et c'est encore pire, si le lecteur a des convictions profondes. Que, vous reposant de vos admirations, des admirations qu'on ne discute plus guère, qui vont de soi, vous traitiez avec un sans-gêne qui, dans votre esprit, ne manque pas d'amitié, Racine ou la psychologie un peu jeune de Britannicus ou les thèses décidément dogmatiques en diable de Bossuet dans le *Discours sur l'histoire universelle*, on dira tout de suite que vous n'admirez ni Racine ni Bossuet... *L'Art est difficile*, et il n'est pas facile non plus de servir son lecteur. Que voulez-vous prouver, demandera le lecteur. Etonné, vous ne saurez que dire. Au fait, vouliez-vous prouver quoique ce soit ? Vous étiez gai, et c'étaient des bourrades, des tapes sur le dos qui témoignaient votre amitié.

Ces lignes pourraient-elles servir de préambule au petit essai de Charles Maurel sur *Nos Héros de Romans* (Québec, 1946, sans mention d'éditeur). Parce que l'auteur allègue les personnages de tous nos romans comme il citerait Vautrin, Rastignac, Homais, Roxane, Hermione, Orgon, Agnès, Julien Sorel, allez-vous conclure que Charles Maurel se moque ? Le regardant analyser avec un grand sérieux les *Ribaud*, *Juana, non aimée* et *l'Initiatrice*, direz-vous que ce critique cruel ne croit pas à la littérature canadienne ? Ce serait affirmer que Mgr Roy n'avait que dédain pour les nôtres, lorsqu'il épinglait dans un herbier savant les poèmes de Mermet et de Bibaud. Mgr Roy et M. Maurel n'ont fait que ce qu'ont fait la plupart des critiques : les auteurs et les livres n'ont été que le prétexte et la justification de leurs études. Le critique sur ce point ressemble au romancier naturaliste, il fait flèche de tout bois. Le romancier naturaliste notera dans son carnet vos mots les plus simples,

et dans le livre, vous paraîtrez odieux. Allez-vous dire que le romancier naturaliste fut pour vous un faux ami ? Vous auriez tort, le plus souvent. Le romancier naturaliste n'a pas cessé de vous aimer, et il vous aime d'autant plus peut-être que vous lui avez fourni matière à un Daumier.

Si donc le contraste entre ce qu'analyse M. Maurel et le sérieux de son propos peut paraître parfois comique, je n'en louerai pas moins le travail de l'auteur. Il me plaît qu'on entreprenne ainsi de *grandes études*, fût-ce en quelques pages. Comme tout le monde j'ai souri, lorsque M. Trudel a traité de *l'Influence de Voltaire au Canada*, j'ai souri à cause du titre, qui me semblait une galéjade, et parce que le travail était trop long: Voltaire a-t-il eu une influence en deux volumes et avec de multiples notes dans notre bonne Laurentie ? Mais il fallait quand même entreprendre ce travail et M. Trudel choisissant un autre sujet aurait été sur la bonne voie. Nous n'avons pas encore assez de ces études qui prennent la vie d'un homme. Lorsque M. Sideleau a publié son florilège des *Chansons de geste* (éditions Lumen) j'ai applaudi, d'abord parce que les textes étaient savoureux et la traduction élégante et ensuite parce que cette publication était un bon signe, un signe de maturité pour nos lettres.

Tant pis donc si certains des auteurs de M. Maurel se plaignent que leur admirateur (je ne sais si M. Maurel aime beaucoup la *Campagne canadienne* ou *Un cœur fidèle*, mais qu'importe) se soit moqué d'eux: le genre a ses risques, mais faudra-t-il supprimer les universités, parce qu'il existe un style, une manière universitaires ? La salle de dissection n'est jamais un salon de beauté, et la critique tient beaucoup plus de la dissection que du salon de coiffure.

B. B.

Vient de paraître :

HENRI TROYAT

Prix Goncourt 1938

LE SIGNE DU TAUREAU

roman

Le dernier roman du célèbre romancier
français.

Nouveauté de Paris

Fort volume, grand format : \$1.50

Du même auteur :

LE JUGEMENT DE DIEU

Prix : \$1.25

William Henry CHAMBERLIN

L'ÉNIGME RUSSE

Le procès d'espionnage où la Russie a été nommée à remis d'actualité la question russe. W. H. Chamberlin, qui a passé douze ans au pays des Soviets, connaît les Russes. Dans ce livre intitulé très justement *l'Enigme russe*, il analyse le caractère de ce peuple, les motifs et les secrets de la politique de Staline d'une façon impartiale et en étayant de faits son exposé.

L'Enigme russe nous apporte de troublantes révélations sur la mentalité, les ressorts, la vie politique de ce peuple inconnu de l'Europe comme de l'Amérique. Que se passe-t-il derrière les murs du Kremlin? Les Russes sont-ils tous en faveur de Staline? Qu'est-ce qui fait la puissance du parti communiste russe?

C'est à ces questions et à nombre d'autres que répond W. H. Chamberlin.

L'Enigme russe est un livre qu'on doit lire si on veut pénétrer les secrets de la politique de l'U.R.S.S.

Volume grand format, 375 pages, \$2.50

Rappel :

JOSEPH E. DAVIES
MISSION À MOSCOU

Prix : \$3.00

E. et M. MADRIGAL

INITIATION À L'ESPAGNOL

L'espagnol est une langue que les Canadiens français maîtrisent facilement. Mais jusqu'ici, il leur fallait pour l'apprendre suivre des cours, préparer des devoirs. La Méthode Madrigal remplace le professeur et supprime les cours. Cette méthode vous permet grâce aux illustrations de vous former un vocabulaire sans recourir au dictionnaire ou à un lexique et dès la première page, vous parlez espagnol, vous lisez couramment.

Le succès de *l'Initiation à l'espagnol* a été tel aux Etats-Unis que les auteurs ont été invités à préparer des initiations au russe, au français, etc.

On n'avait jamais pensé jusqu'ici à mettre les langues à la portée de tout le monde. Quelque soit votre degré d'instruction, pour peu que vous sachiez lire, vous apprendrez facilement l'espagnol en lisant *l'Initiation à l'espagnol* par M. et E. Madrigal.

Prix : \$1.25

R. FRISON-ROCHE

PREMIER DE CORDÉE

Roman

Le désert a été une école d'héroïsme pour la France. Les livres de Psichari ont exalté toute une génération et ceux de Saint-Exupéry n'ont pas encore épuisé leur message.

L'appel de la mer a été entendu par de nombreux romanciers à la suite de Pierre Loti.

Peu d'écrivains cependant s'étaient laissé toucher par la voix âpre des montagnes. Le roman de la montagne était encore à naître en France.

C'est là sans doute une des raisons qui expliquent le succès prodigieux de *Premier de cordée* par R. Frison-Roche, un ouvrage qui, en un temps où la disette de papiers ne permet que les petits tirages s'est vendu en France à des centaines de mille exemplaires.

Ce n'est pas la seule raison. Ce roman de la montagne, d'une simplicité qui touche à l'épopée, est en même temps un roman d'héroïsme familial.

Nous sommes tous fatigués des récits de guerre. *Premier de cordée* raconte le combat millénaire de l'homme et des forces de la nature, et c'est l'homme et son courage qui restent vainqueurs.

La littérature d'avant-guerre raffina sur les analyses de cas de plus en plus morbides. La publication, le grand succès de *Premier de cordée* sont-ils signes d'un renouveau ?

M. R. Frison-Roche nous montre l'homme en lutte avec les éléments et les forces naturelles et avec lui-même. Sa victoire n'en est que plus glorieuse.

Le Canadien qui a éprouvé tant de fois l'appel irrésistible de la forêt comprendra peut-être plus que tous la vocation de ceux qui conquièrent pouce à pouce les pics inaccessibles.

Premier de cordée, parce qu'il fait appel à tout ce qu'il y a de noble dans l'homme est à la fois un poème moral et un roman et un récit passionnant.

Premier de cordée est peut-être enfin le premier roman français de la victoire.

Prix : \$1.50

ÉDOUARD MONTPETIT

PROPOS
SUR
LA MONTAGNE

M. Edouard Montpetit est l'un des plus célèbres écrivains canadiens. Universitaire distingué, il ne se confine pas à l'économie politique et, même dans ce domaine, il s'élève à des considérations supérieures qui relèvent autant de la littérature que de la science.

Les titres des chapitres de son dernier livre, *Propos sur la montagne*: Double culture; l'élite; quantité et qualité; le caractère, confirmation, indiquent la variété et l'ampleur de ses considérations.

Il y aborde les problèmes de la culture, de l'éducation, de la technique, etc.

M. Montpetit résume dans ce volume de brillants essais, sa pensée sur l'avenir de la culture humaniste dans un monde dominé par la matière, le nombre, la quantité.

Prix : \$1.00

Du même auteur :

SOUVENIRS I

Prix : \$1.50

LE BON DIEU

et les

TOUT-PETITS

Les Editions de l'Arbre commencent la publication d'une série de livres illustrés destinés aux tout-petits.

Le premier de la série, *le Bon Dieu et les tout-petits* enseigne aux enfants, sous la forme de dialogues avec la maman, les vérités premières de la religion.

Ecrit et illustré par Mme Suzanne Raymond, *le Bon Dieu et les tout-petits* a été approuvé par l'Archevêché de Montréal et par l'Ecole des parents de la province de Québec qui par la voix de M. Boulizon a loué l'initiative des éditeurs.

Le Bon Dieu et les tout-petits contient douze illustrations en couleurs et en blanc et noir préparées pour frapper l'imagination des enfants.

Prix : \$1.00

ALBUMS DE CLAUDE

Albums en trois couleurs, textes par Robin,
dessins par Laure

Paru:

MIRABELLE AU LONG COU (*La girafe*)

MIMI LA FOURMI

JEANNOT LAFLÈCHE (*Le lièvre*)

Prix : \$0.25

ROBERT CHARBONNEAU

de l'Académie canadienne-française

FONTILE

roman

Extraits de presse

« Julien Pollender, le personnage central de *Fontile*, est un être vivant chargé de tout ce poids d'humanité qui fait que certains êtres peuvent être pris comme des types exemplaires ou plutôt comme des types en qui chacun de nous retrouve des commencements, des résumés de lui-même. »

René Garneau — LE CANADA, 10 décembre 1945.

« Robert Charbonneau n'a pas craint de s'attaquer à un sujet difficile. Difficile parce que médiocre. Et il en a tiré un beau livre. C'est un peu le tour de force accompli par Duhamel avec *Salavin*... »

A. Sainte-Croix — LE JOUR, 17 novembre 1945.

« *Fontile* élargit les cadres auxquels se limitait l'auteur de *Ils posséderont la terre*. Dans ce roman, il s'agissait d'une analyse aigüe de simples cas individuels et de psychologie pure. Dans une langue nette et concise, le jeune psychologue formulait des remarques et frappait des maximes rappelant celles des célèbres moralistes français un La Rochefoucauld, un Vauvenargues, un Chamfort. »

Rex Desmarchais — L'ÉCOLE CANADIENNE, janvier 1946.

« Lorsqu'on termine *Fontile*, la vie ne s'est pas résignée, c'est au contraire une nouvelle vie qui s'annonce. Ce n'est pas tous les jours qu'un bon roman ne nous laisse sur une impression déprimante. »

Berthelot Brunet — LE CANADIEN LIBÉRAL, 2 novembre 1945.

« *Fontile*, publié à l'Arbre à la fin de 1945, est une œuvre qui apporte enfin au lecteur de M. Charbonneau quelques unes des grandes promesses contenues dans *Ils posséderont la terre*. »

Guy Jasmin — LA REVUE POPULAIRE.

Prix : \$1.25

Vient de paraître:

GUSTAVE COHEN

CEUX QUE J'AI CONNUS

VALÉRY - BARRÈS - FRANCE - MAETERLINCK - GIONO
MARITAIN - WILMOTTE - BÉDIER - BRUNOT - LANSON

L'exil est propice aux repliements et aux retours. Forcé par les circonstances de vivre aux Etats-Unis, l'auteur s'est reporté vers son passé, revoyant les grands moments de sa jeunesse où il étudiait sous des maîtres aimés. Il a aussi revu les compagnons de sa vie littéraire et il présente des uns et des autres des portraits respectueux, vivants et évocateurs. Ses maîtres ce sont Wilmotte, Bédier, Brunot, Lanson. Les personnalités qu'il a connues ou avec lesquelles il a travaillé: Valéry, qu'il a commenté en Sorbonne, Giono, son voisin de campagne, Barrès, France, Maeterlinck, qu'il alla consulter jeune homme. Il a joint à cette illustre galerie un portrait de Jacques Maritain.

Tour à tour nostalgique, ironique, *Ceux que j'ai connus* est un album aux fraîches images qui rendent ces personnalités aussi familières au lecteur qu'elles le furent à l'auteur.

Prix : \$1.25

Édition sur Japon: \$5.00; sur vergé Byronic: \$3.00

GONZAGUE DE REYNOLD

LE XVII^e SIÈCLE

Reprendre ce XVII^e siècle, le remettre dans la vie et dans l'histoire; lui enlever le masque de raison froide, de fausse majesté et d'ennuyeuse perfection dont on l'avait affublé; montrer qu'il fût un siècle romanesque, héroïque et passionné, un grand effort de relèvement après un grand désastre, et un effort sans cesse contrarié; faire voir dans les classiques, dans Boileau lui-même, des hommes qui furent jeunes, irrespectueux des renommées établies, révolutionnaires en littérature et en art: tel est le but de l'ouvrage de Gonzague de Reynold.

Il est le premier à dégager et à mettre en lumière ce fait qui crevait pourtant les yeux, que le XVII^e siècle français fut un grand âge catholique. Le courant central qui le traverse d'un bout à l'autre est avant tout le courant religieux. Faute de l'avoir compris, on a faussé toute la perspective.

Cet ouvrage nous semble indispensable à tous ceux — et ils sont nombreux chez nous — qui aiment et cultivent les œuvres classiques, à tous ceux qui ont à les enseigner. Il renouvelle, en effet, le sujet, tout en tenant très soigneusement compte des découvertes et des travaux les plus récents.

Prix : \$2.00

TEXTES SPIRITUELS

sous la direction du R. P. Adrien-M. Brunet, o.p.

Viennent de paraître:

- 9 — PÈRE M.-A. LAMARCHE — La Deuxième
conversion 0.25
- 10 — PÈRE THOMAS DE JÉSUS — Souffrances
de Notre-Seigneur Jésus-Christ 0.25
- 11 — BILLECOCQ — Instructions familières sur
les pratiques de la vraie dévotion 0.25

Parus

- 1 — SAINT ALBERT LE GRAND
Traité de l'union à Dieu 0.25
- 2 — PÈRE LOUIS LALLEMANT, s.j.
Doctrines spirituelles (*extraits*) 0.25
- 3 — PÈRE DE CAUSSADE, s.j. — L'abandon à la
Providence divine (*extraits*) 0.25
- 4 — PÈRE CHARDON — La Croix de Jésus ... 0.25
- 5 — SAINT THOMAS D'AQUIN
Rites et Prières de la Messe 0.25
- 6 — SAINT THOMAS D'AQUIN
La liberté des enfants de Dieu 0.25
- 7 — SAINT THOMAS D'AQUIN
Richesse et pauvreté 0.25
- 8 — SAINT BERNARD DE CLAIRVAUX — Traité
des degrés de l'humilité et de l'orgueil
(*extraits*) 0.25

En préparation

- MAÎTRE JEAN TAULER — Sermons.
- THÉODOTE D'ANCYRE — Sermons pour la Nativité.
- SAINT FRANÇOIS DE SALES.

COLLECTION

TEXTES SPIRITUELS

La collection des TEXTES SPIRITUELS dirigée par le R. P. Adrien-M. Brunet, o.p., d'Ottawa, a été créée pour mettre à la disposition du grand public les plus beaux traités de spiritualité catholique.

Cette collection obtient également un grand succès auprès du clergé et des religieux. Déjà, onze titres sont parus et plusieurs autres sont annoncés.

Ce qui caractérise cette collection, c'est son adaptation aux besoins modernes. On en a éliminé tous les ouvrages qui s'adressent exclusivement aux religieux pour ne choisir que des traités qui présentent un intérêt pour tous les catholiques.

Grâce à cette initiative, des ouvrages qui n'étaient souvent consultés que par les spécialistes sont maintenant à la portée de tous et à un prix modique.

On peut s'inscrire pour recevoir ces brochures dès leur parution.

ÉDITIONS DE L'ARBRE

60 ouest, rue Saint-Jacques, Montréal